Illinois U Library

NUMÉRO 188

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Gisèle Armand

Thérèse

Alice Lucie Félix

1 ARMAND. — *Ma chérie, quand je vous aur dit...*

2 THÉRÈSE. — *On dit « toujours », on « jamais ». — On dit « je jure », ou « promets »... — La belle avance!*

3 LUCIE. — *Mon Dieu! J'ai déchiré ta robe!*

4 ARMAND. — *Tout ce qui dépend du destin important.*

5 *Intimidée, mais souriante, Marie-Louise laisse mener par le brillant cavalier qui cond le cotillon.*

Armand Marie-Louise

LES GRANDES MANŒUVRES

Comédie dramatique
écrite pour l'écran
par René CLAIR

Ce film a été projeté pour la première fois en public le 17 octobre 1955 au cours de la Semaine du Film français à Moscou.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by René CLAIR.

Supplément au nº 428 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

Marie-Louise Rivière..... *Michèle MORGAN*
Lieutenant Armand de la Verne..... *Gérard PHILIPE*
Victor Duverger..... *Jean DESAILLY*
Le Colonel..... *Pierre DUX*
L'ordonnance d'Armand..... *Jacques FABBRI*
Rodolphe Chartier..... *Jacques FRANÇOIS*
Lieutenant Félix Leroy..... *Yves ROBERT*
Lucie..... *Brigitte BARDOT*
Juliette Duverger..... *Lise DELAMARE*
Jeanne Duverger..... *Jacqueline MAILLAN*
Thérèse..... *Magali NOËL*
Gisèle Monnet..... *Simone VALÈRE*

Scénario, adaptation, dialogues et réalisation
de René CLAIR

Musique de Georges VAN PARYS
Décors de Léon BARSACQ
Costumes de Rosine DELAMARE
Photographie de Robert LE FEBVRE

Collaborateurs de l'adaptation
Jérome GERONIMI et Jean MARSAN

PRODUCTION FILMSONOR

La cour d'un quartier de cavalerie.

* *C'est l'aube. Le ciel est clair dans la cour du quartier de cavalerie où retentit la sonnerie du réveil.*

Une rue de province.

* *Une rue grise au bout de laquelle passe une file de petites filles vêtues de noir et conduites par deux religieuses. Des cloches sonnent. Plus près, la porte d'une maison s'ouvre devant un jeune homme portant l'uniforme des lieutenants de dragons d'avant 1914. (Armand de la Verne.) Au moment où le lieutenant passe devant une fenêtre du rez-de-chaussée, cette fenêtre s'ouvre et un bras nu de femme lui tend un sabre oublié. Armand baise la main de la femme invisible.*

Les orphelines ont ralenti le pas en voyant cette scène d'adieu matinale. Les religieuses les rappellent à l'ordre. Armand part en courant. Un soldat apparaît au coin de la rue. Armand ralentit son allure. Saluts. Il recommence à courir.

Cour du quartier.

* *Dans la cour de la caserne, le trompette finit de sonner le réveil.*

Façade d'une maison.

* *Armand arrive en courant devant une maison dans laquelle il pénètre. Un autre lieutenant (Félix Leroy) l'arrête au passage.*

N. D. L. R. — La présentation typographique d'une comédie de cinéma différant sensiblement de celle d'une pièce de théâtre, signalons, pour faciliter la lecture, que chaque astérisque (*) indique un changement d'image dans le film et que chaque ★ souligne l'écoulement d'un certain laps de temps.

FÉLIX. — Tu sais l'heure qu'il est?

ARMAND. — Je serai prêt dans deux minutes.

Armand commence à monter l'escalier.

FÉLIX. — C'est ce que tu crois.

Armand revient sur ses pas.

ARMAND. — Quoi?

FÉLIX. — Elle est là-haut!

ARMAND. — Qui?

FÉLIX. — Celle avec qui tu avais rendez-vous hier soir.

ARMAND. — Moi?... Bon D...? J'ai oublié! Qu'est-ce que tu lui as dit?

FÉLIX. — J'ai dit comme elle...

Il part. Armand court vers l'escalier et, montant rapidement ...

* *... arrive sur le palier du premier étage. Il s'arrête et compose son attitude. Il ouvre la porte de sa chambre.*

Chambre d'Armand.

* *A l'intérieur de la chambre, Armand s'efforce de jouer l'étonnement.*

ARMAND. — Quoi? Oh! ma chérie! Quelle bonne surprise!... C'est toi! C'est bien toi! Je n'en crois pas mes yeux... *(Assise sur le lit une jeune femme — Gisèle Monnet — en chapeau et voilette. Près d'elle, des valises. Armand veut prendre Gisèle dans ses bras. Elle le repousse. Armand:)* Et quand es-tu arrivée? *(Signe négatif de Gisèle.)* Tu ne vas pas me dire que tu es là depuis hier soir? *(Feignant l'indignation :)* Et justement, cette nuit, une corvée! J'avais accepté pour rendre service à un camarade... Si j'avais su! *(Désolé :)* Oh! *(Doux :)* Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu?

GISÈLE, *très froide.* — Vous n'avez pas reçu ma lettre?...

ARMAND. — Et il faut que je parte tout de suite! Ce matin manœuvre d'ensemble, défilé, fanfare, tu sais... On m'attend au quartier.

Il passe dans le cabinet de toilette attenant, où il disparaît. Gisèle se dirige vers la porte donnant sur le couloir. Elle ferme la porte à clef et garde la clé dans sa main.

GISÈLE. — Vous n'avez pas reçu ma lettre?

ARMAND, *réapparaissant.* — Enfin! Si je l'avais reçue... Pense! *(Il disparaît à nouveau.)* ... Une nuit entière avec toi... Quel rêve!... *(Gisèle s'approche de la commode pendant qu'Armand, invisible, continue de parler.)* Qu'est-ce que tu as dit chez toi? Que tu arrivais par le train du matin? Comme tu es intelligente! *(Armand sort du cabinet de toilette ayant changé de tunique.)* ... Ecoute! Ce soir, dès que je sors du quartier, je ne bouge plus d'ici, je t'attends... Mais ce matin *(Souriant :)* la France m'appelle!

Il veut ouvrir la porte qui résiste. Il se tourne vers Gisèle, soupçonneux.

GISÈLE, *relevant sa voilette.* — Je vous ai attendu toute la nuit. La France peut vous attendre quelques minutes.

ARMAND. — Quelques minutes?

GISÈLE. — Le temps de répondre à ma question... Vous n'avez pas reçu ma lettre?

ARMAND. — Je te répète que si je l'avais reçue...

GISÈLE. — Elle se trouverait dans ce tiroir, n'est-ce pas? *(Elle ouvre le tiroir d'une commode où se trouve une pile de lettres et montre la sienne.)* Eh bien, elle s'y trouve... Et décachetée...

ARMAND, *balbutiant.* — Ma chérie, je t'expliquerai tout... Mais pas maintenant... Reviens ce soir.

Gisèle va à la fenêtre, pousse les volets, jette quelque chose dehors

GISÈLE. — C'est maintenant que tu m'expliqueras tout.

ARMAND. — Qu'est-ce que tu as jeté par la fenêtre?

GISÈLE. — La clé.

Armand court à la fenêtre et, très digne, appelle :

ARMAND. — Eh! Cavaliers!

Dans la rue.

* *Deux dragons qui passaient à cheval s'arrêtent.*

UN DES CAVALIERS. — Mon lieutenant?

ARMAND. — Voulez-vous chercher une clé qui est tombée par là...

LE CAVALIER. — Où ça, mon lieutenant?

ARMAND. — Je ne sais pas... Trouvez!

Chambre d'Armand.

* *Armand se tourne vers Gisèle. Il a repris son sang-froid.*

ARMAND. — Vous voyez, un mouveme
de colère... Et toute la ville peut être
courant... Moi, qui ne pense qu'à votre r
putation!

GISÈLE, *indignée.* — Ma réputation? E
laissant traîner mes lettres parmi tout
celles... *(Elle s'interrompt et vide le tiro
en lançant les paquets de lettres en l'air*
« Monsieur Armand de la Verne... Mo
sieur Armand de la Verne »... Yvonn
Rose, Thérèse, qui fait des fautes d'orth
graphe... Odette... Il y en a même deu
des Odette!

ARMAND, *très digne.* — Ma chère amie
(Sonnerie lointaine.) Vous entendez? M
cavaliers sont en selle.

GISÈLE. — C'est tout ce que vous av
à répondre?

ARMAND. — Je répondrai ce soir. *(Te
drement:)* Ici même, quand vous revie
drez...

GISÈLE. — Inutile! Nous n'avons pl
rien à nous dire...

ARMAND. — Gisèle!

GISÈLE, *allant vers la porte.* — Adie

*A son tour, elle tourne en vain le bouton
la porte et trépigne de rage. Arma
s'approche d'elle et se met à genoux.*

ARMAND, *tendrement.* — Ma chér
quand je vous aurai dit...

VOIX D'UN CAVALIER. — Mon lieutena
voilà la clé!

Armand court à la fenêtre ...

★

* *... Quelques instants plus tard, quand le ré
ment de dragons défile dans la grande rue*
* *... le lieutenant de la Verne impassible...*
* *... est à la tête de ses cavaliers. Le chant d
trompettes semble éveiller la ville. Au passa
de la fanfare ...*
* *... des enfants courent à travers le jard
public et ...*
* *... dans une cour d'école, des petites fill
interrompent leurs jeux afin de voir passer l
dragons.*
* *Dans une blanchisserie, les repasseuses c
sent de repasser.*
* *Sur un trottoir, une jeune fille (Lucie) q
souriant aux cavaliers est rappelée à l'ord
par son père.*
* *Le son de la fanfare pénètre à l'intérie
d'une église où une jeune femme soupi
mélancoliquement. Tendres souvenirs ...*
* *Mais le défilé des dragons ne semble gu
intéresser les hommes. A la terrasse d'un ca
un client (Rodolphe Chartier) détourne
peine les yeux du journal qu'il lit.*
* *Et un autre homme, jeune et d'aspect séri
(Victor Duverger) ferme la fenêtre de s
bureau. Nous le suivons ...*

...reau de Duverger.

... à l'intérieur de la pièce où une dame ...arle au téléphone dont une autre dame tient ... second écouteur. Ce sont Juliette et Jeanne ...uverger, sœurs de Victor.

JULIETTE, *au téléphone.* — « Oui ... Mon frère a fermé la fenêtre, je vous entends mieux... Mon frère? Oui. » *(Se tournant vers Duverger:)* Notre Présidente demande si tu viens à la fête de la Croix-Rouge?

DUVERGER, *évasif.* — Je ne sais pas encore.

JULIETTE, *au téléphone.* — « Il vient certainement! *(Jeanne Duverger fait un petit signe à sa sœur.)* Ma sœur demande si le lieutenant de la Verne s'est occupé de la chanteuse? »

Chez le Colonel.

* *La présidente de la Croix-Rouge, qui est la femme du colonel (Appelons-la, pour simplifier, la Colonelle) est au téléphone dans sa chambre.*

LA COLONELLE. — Je vais demander au Colonel. *(Elle appelle:)* Olivier! Le lieutenant de la Verne est bien l'ami de Mlle Thérèse?

* *Le colonel est en train de se faire raser par un ordonnance dans son bureau.*

LE COLONEL. — Je ne tiens pas le compte des aventures de la Verne! *(A l'ordonnance:)* Tu la connais, cette Thérèse?

Une chambre d'hôtel.

* *La chanteuse Thérèse est couchée, à demi habillée sur son lit en désordre. Elle lit une chanson qu'elle apprend. Elle fredonne. Le son de la fanfare l'interrompt.*

Une jeune femme, en costume un peu voyant, genre « théâtreuse » (Emilienne) est assise auprès du lit. Thérèse court vers la fenêtre ouverte auprès de laquelle elle s'arrête, regardant dans la rue. Emilienne apparaît derrière elle.

EMILIENNE. — Tu y penses toujours à ton lieutenant?

THÉRÈSE. — Il n'y a que dans les chansons qu'on dit « toujours »...

Chambre d'Armand.

* *L'ordonnance d'Armand et celui de Félix sont assis sur le lit. L'un astique des bottes, l'autre ramasse les lettres que Gisèle Monnet avait jetées à terre.*

L'ORDONNANCE DE FÉLIX, *désignant un paquet de lettres.* — Et celle-là?

L'ORDONNANCE D'ARMAND. — Chut!... Ça, c'est une jeune fille! J'ai cru qu'il allait l'épouser!

L'ORDONNANCE DE FÉLIX. — Et alors?

L'ORDONNANCE D'ARMAND. — Alors, c'est à ce moment-là qu'il a connu Gisèle! *(Il prend le paquet.)* Ah non, ça c'est Léontine. *(Il prend un autre paquet.)* Voilà Gisèle!

L'ORDONNANCE DE FÉLIX. — Et la jeune fille?

L'ORDONNANCE D'ARMAND, *confidentiellement.* — C'est la fille du préfet...

L'ORDONNANCE DE FÉLIX. — Celle qui va se marier?

Une chambre à la Préfecture.

* *Une jeune fille (Alice) en train d'essayer une robe de mariée. Par la fenêtre ouverte, les sons de la fanfare envahissent la pièce. Alice se dirige vers la fenêtre. Sa longue traîne reste aux mains de la couturière agenouillée. Comme Alice s'approche de la fenêtre, la traîne blanche se tend et arrête la marche de la jeune fille.*

Chez les Monnet.

* *Le régiment passe sous la fenêtre au moment où Gisèle Monnet entre chez elle, suivie de son mari et d'un cocher de fiacre qui porte les valises. Gisèle s'approche de la fenêtre pendant que le mari paye le cocher. Elle regarde passer le régiment. Les larmes lui montent aux yeux. Monnet la rejoint, elle se détourne.*

MONNET. — Mais, voyons, si tu m'avais prévenu... j'y serais allé te chercher, à la gare... Il n'y a pas de quoi pleurer pour ça!

Pension des officiers.

* *Une salle à manger privée dans un hôtel. Auprès d'une véranda, se tient une jeune fille, genre campagnard (Yvonne), en bonnet et baluchon à la main. Elle aussi regarde passer le régiment dont on continue d'entendre la fanfare. Une servante plus âgée (Mathilde) l'observe.*

MATHILDE. — Dis donc! *(Yvonne se retourne.)* Ça t'intéresse, les dragons?

YVONNE, *balbutiant.* — Oui, madame Mathilde!...

MATHILDE. — Eh bien, regarde-les tant que tu veux par la fenêtre! Mais quand ils seront ici, un bon conseil, ne les regarde pas de trop près.

★

Même lieu. Après déjeuner.

* *Armand à table. La jeune serveuse, Yvonne, passe derrière lui. Il la suit du regard. C'est la fin du déjeuner. Désordre, serviettes sur la table. Un officier se lève.*

L'OFFICIER. — A ce soir, la Verne.

ARMAND. — A tout à l'heure. *(Deux autres officiers qui parlaient dans un coin s'en vont. Armand reste seul avec Yvonne, qui fait le tour de la table en ramassant les serviettes. Elle regarde en l'air. Elle*

arrive auprès d'Armand qui lui tend sa serviette. Elle passe à nouveau derrière lui. Il l'arrête au passage.) Dites-moi, mon petit, ne voulez-vous pas me regarder?

YVONNE. — C'est Mme Mathilde qui m'a dit...

ARMAND. — ... de ne pas regarder les hommes? Elle a raison. *(Montrant la table:)* Tous ces messieurs que vous avez vus sont très gentils! Mais si l'un d'eux devenait *trop* gentil... ne l'écoutez pas. Et venez me le dire... Vous me comprenez?

YVONNE, *naïve.* — Non, monsieur...

ARMAND, *patient.* — Je vais vous expliquer... Il y en a un qui vous arrête au passage. *(Il mime la scène.)* Puis, en jouant, il vous prend la main... C'est déjà trop. Ne le laissez pas faire... Parce que s'il vous prend la main, il vous prend la taille... *(Il le fait.)* Et quand il vous a pris la taille... Il cherche à vous embrasser! *(Il est debout auprès d'Yvonne; il n'a plus qu'à l'embrasser, s'il le veut. La petite est sans défense. Mais Armand hésite devant cette victoire trop aisée.)* Eh bien, il ne faut pas... Tu as le temps... *(Un petit regret.)* On en reparlera!

Il s'écarte d'Yvonne qui reste sur place. Il s'arrête, lui sourit. Il va peut-être revenir vers elle, mais Félix entre en courant.

FÉLIX. — Eh bien, mon vieux, et la Croix-Rouge? Tout le monde est là-bas, la Colonelle t'attend!

ARMAND. — La Colonelle m'attend? En avant! *(A Yvonne:)* Tu vois ce que c'est que la vie du soldat, mon petit! Discipline, devoir, sacrifice...

Il part en courant.

★

Grande salle de la Préfecture.

** Armand, au piano, dans la grande salle de la Préfecture où se prépare la fête de la Croix-Rouge. Echelles guirlandes, estrades, etc. ... Au centre, auprès du piano, Thérèse, debout, chante accompagnée par Armand. Un cercle de dames assises ou debout les entoure. Quelques-unes travaillent aux préparatifs de la fête. Passent deux soldats portant un panneau, où l'on peut lire : « Grande tombola au profit de la Croix-Rouge ».*

** La Colonelle écoute la chanson, Juliette Duverger qui coud un oriflamme, se penche malicieusement vers la Colonelle et lui montre ...*

** ... Armand qui regarde Thérèse, laquelle ...*

** ... dans un mouvement passionné de la chanson se tourne vers Armand ...*

** ... dont le visage prend aussitôt une expression également passionnée. Il semble dire : « Quand me reviendras-tu? »*

** Thérèse ne répond à ce regard que par u coup d'œil indifférent. Sans doute connaît-el trop bien les manœuvres du lieutenant. El se détourne de lui en continuant de chante*

** Armand, un instant déconcerté, se ravise. tourne ses yeux vers ...*

** ... la fille du Préfet, la jolie Alice qui, auprè de sa mère, coud une guirlande de petits dra peaux. Le regard d'Alice rencontre ...*

** ... le regard d'Armand, triste et langoureu*

** Alice, troublée, se lève et traverse sa salle o Thérèse continue de chanter. Au fond, appa raît Gisèle Monnet suivie de son mari qui port des paquets. M. Monnet, en saluant, laiss tomber ses paquets. Le bruit attire l'attentio de l'assistance et celle d'Armand.*

** Gisèle reconnaît Armand. Elle détourne tête d'un autre côté.*

** Et c'est en vain qu'Armand semble lui dédie la chanson amoureuse dont il achève jouer le refrain.*

★

Chambre d'Armand. Soir.

** Félix apparaît, sortant du cabinet de toilet commun. Il est en pantalon civil et met u cravate.*

FÉLIX. — Alors, tu t'habilles ou non?

Il avance dans la chambre où Armand, co ché sur son lit, lit un journal.

ARMAND. — Non.

FÉLIX. — Mais le dîner, quoi, tu viens?

ARMAND. — Oh! Il n'y aura que d hommes!

FÉLIX. — Ce n'est pas la première foi Qu'est-ce que tu as?

ARMAND. — Je suis triste, je crois q je suis amoureux.

FÉLIX. — De qui?

ARMAND. — Ça, je ne sais pas!

FÉLIX. — Et la nuit dernière?

ARMAND. — Ça ne compte pas...

Il se lève et va à la fenêtre.

FÉLIX, *le suivant.* — La petite d'e face, qu'est-ce que tu en penses?

ARMAND. — Non, ce n'est pas ça... T sais ce qu'il me faudrait : le coup de fo dre, comme dans les romans. Je m'ava çerais vers elle, et je lui dirais...

Pension des officiers. Nuit.

** C'est à une bouteille, habillée d'une serviet et coiffée d'une sorte de chapeau en papi qu'Armand adresse une déclaration parodiqu*

ARMAND. — Madame... ou Mademo selle... Vous êtes celle que j'attendais...

** On découvre une table autour de laque sont assis une dizaine de jeunes gens. Quat en uniforme dont Armand. Les autres en civ*

dont Félix et Rodolphe. Armand est debout devant la bouteille habillée en femme.

ARMAND, *à la bouteille.* — Si vous saviez combien de temps j'ai attendu... Ai-je aimé jamais? J'ai cru aimer. Mais mon cœur est vierge!

Rires bruyants de fin de dîner. On encourage Armand à poursuivre.

FÉLIX *imitant Armand.* — Je me sens seul, si seul!

ARMAND. — Je me sens seul, si seul! *(Armand s'assied, l'air désespéré, mimant la douleur et continue sa déclaration à à une femme imaginaire. Autour de lui, ses camarades prennent des mines faussement apitoyées.)* Et savez-vous ce que je me dis, chaque nuit, dans ma chambre désolée? « Elle ne m'aime pas... » *(Les deux serveuses entrent. Yvonne passe derrière Armand et s'arrête, émue par le discours qu'elle entend. Mathilde, qui la suit, fait de même.)* Elle ne m'aimera jamais... Je voudrais la fuir et je reviens vers elle... Je voudrais mourir et chaque matin je demande à vivre un jour de plus, afin de la revoir...

MATHILDE, *compatissante.* — Qui est cette garce-là qui vous fait souffrir, monsieur Armand?

ARMAND. — Mais... Je ne la connais pas encore!

Rire général auquel Mathilde ne prend pas part.

MATHILDE. — Méfiez-vous, monsieur Armand, à force de mentir, un jour on ne vous croira plus!

RODOLPHE, *imitant Armand.* — Mathilde, moi aussi je me sens seul, si seul...

MATHILDE. — Oh! vous, monsieur Chartier, vous n'avez pas la manière!

RODOLPHE. — Vous voulez dire que je n'ai pas l'uniforme! *(Rodolphe se lève.)* Messieurs, ce n'est pas vous que l'on aime : c'est un costume! *(Protestations des officiers).* Et si je portais le vôtre, je serais encore plus hardi que vous! *(Approbations de quelques civils présents.)* A la place du lieutenant de la Verne, savez-vous comment je choisirais ma prochaine maîtresse? *(Il pose la bouteille sur la cheminée.)* Voici...

★

Même lieu. Un instant plus tard.

** Félix finit de boire, debout, pendant que les autres convives chantent. Le patron entre, amené par Mathilde. La chanson est interrompue.*

FÉLIX. — Patron, dans un mois nous partons pour les grandes manœuvres...

UN OFFICIER. — Et la veille du départ...

UN CIVIL. — ... Grand dîner!

UN OFFICIER. — A tout casser!

RODOLPHE. — Et c'est nous qui paierons, nous les civils, si M. de la Verne a gagné son pari!

Les civils se lèvent.

UN CIVIL. — Mais s'il l'a perdu, nous présenterons l'addition à MM. les Officiers!

Les officiers se lèvent.

LES OFFICIERS. — D'accord!

LE PATRON. — Et qu'est-ce que c'est votre pari? On peut savoir?

Armand se lève.

ARMAND. — Chut, messieurs! Pas un mot. Rappelez-vous que vous avez juré de garder le secret. Il s'agit... *(Il montre la bouteille sur la cheminée.)* ... de l'honneur d'une femme!

★

Un café. Le même soir.

** Il est tard. Un garçon range des chaises et balaie. Rodolphe passe auprès de lui, brandissant une feuille de papier. Il rejoint un groupe formé de Félix, un autre officier et un civil. Une bouteille sur la table. On a continué à boire.*

FÉLIX, *s'emparant du papier.* — Et du papier timbré!

RODOLPHE. — Il faut faire les choses régulièrement *(Armand est à l'écart du groupe, à demi allongé sur la banquette, il fait des ronds avec la fumée de sa cigarette. Rodolphe, écrivant:)* Monsieur... Armand de la Verne, lieutenant au 33e Dragons...

ARMAND. — Présent!

RODOLPHE. — ... s'engage à devenir l'amant...

FÉLIX. — Ah! Je vous en prie... un peu de savoir-vivre!

RODOLPHE, *reprenant.* — ... s'engage à obtenir les faveurs de Madame...

Le garçon, intéressé, s'est approché.

LE GARÇON. — De madame qui?

UN OFFICIER, *au garçon.* — Veux-tu me f.. le camp!

Il a pris un siphon et en dirige le jet sur le garçon qui s'enfuit.

★

Au « Panier fleuri ». Plus tard, dans la nuit.

** C'est un autre café où de joyeux garçons peuvent achever une soirée, mais où ne vont pas les gens respectables... A une des tables, au milieu d'un groupe de filles rieuses, Rodolphe, debout, relit le papier par-dessus l'épaule*

d'Armand, qui est en train de le signer. Félix est endormi, accoudé, sur la table.

RODOLPEE, *se relisant.* — ...s'engage à obtenir les faveurs... *(Les filles rient: « Les faveurs »!)* Les faveurs de Madame... *(Il s'interrompt.)* Ici, nous laissons un blanc pour le nom...

UNE FILLE. — Et comment on la choisira?

RODOLPHE. — ... de Madame X..., avant le départ du régiment pour les grandes manœuvres. A cette date, un dîner somptueux sera offert, soit par les civils, soit par les militaires, et coetera... et coetera... Ont signé comme témoins...

Il passe la plume à l'une des filles.

LA FILLE. — Comment je signe?

RODOLPHE. — Ton nom : Ciboulette.

Les femmes s'empressent pour signer. Elles se disputent la plume. « A moi! » « Et moi! »
* *Félix s'éveille. Il regarde autour de lui, se souvient de quoi il s'agit.*

FÉLIX. — Alors, le nom de la dame?

RODOLPHE. — Nous allons le connaître à l'instant! *(Il prend le képi d'Armand sur la table. Le képi contient une quantité de petits papiers pliés dont Rodolphe prend une poignée.)* Toutes ces dames de la ville sont là!

UNE FILLE, *riant.* — Toutes ces dames au salon!

RODOLPHE. — Le nom va être tiré par... *(Il regarde autour de lui)* ... une main innocente. *(Les filles crient:* « Moi... Moi! *Bousculade et rires.)* Du calme! Du calme! Quelle est la plus jeune recrue?

UNE FILLE. — C'est Rose-Mousse!

Rose-Mousse, fière d'être désignée, tend la main. Discussion : « Ah! mais faut pas regarder » ... « faut fermer les yeux. » *La main de Rose-Mousse s'approche du képi... Mais un cri arrête son geste. Une fille vient d'entrer en courant, venant de la rue.*

LA FILLE. — Attention, la patrouille!

FÉLIX. — La patrouille! *(A Armand:)* Et tu es en tenue!

RODOLPHE. — Et alors?

FÉLIX, *à Rodolphe.* — Le Colonel ne veut pas qu'on nous voie ici en uniforme! *(A Armand:)* Allez, file! *(Au fond, la porte s'ouvre. Les filles forment un écran afin de cacher Armand qui s'enfuit, entouré par elles. La patrouille entre. Le képi d'Armand est resté sur la table. Félix:)* Le képi, bon D...!

Il prend le képi et le jette à la dernière des filles qui protège Armand. C'est Rose-Mousse.
* *La main de Rose-Mousse ramasse le képi qui est tombé sur le sol. Rose-Mousse, emportant le képi, sort et traverse la cuisine que l'on voit au fond. Les papiers que contenait le képi restent à terre, épars.*

Une ruelle.

* *Par la porte ouverte, Rose-Mousse sort à demi. Rose-Mousse appelle Armand qui s'est éloigné.*

ROSE-MOUSSE. — Mon Lieutenant! Votre sabre... Et votre képi. *(Armand s'approche de la fille, qui reste près de la porte et montre à Armand son képi.)* Les papiers n'y sont plus

ARMAND, *riant.* — Tant pis! On recommencera...

Il prend le sabre des mains de Rose-Mousse souriante et pensive.

ROSE-MOUSSE. — J'espère qu'on vous la choisira jolie.

Un silence. Armand n'est pas mécontent de l'intérêt qu'on lui porte.

ARMAND. — Je te dirai ça.

ROSE-MOUSSE. — C'est promis?

ARMAND. — C'est promis.

ROSE-MOUSSE. — Et si elle ne l'est pas jolie?

Elle rit. Armand rit aussi. Il caresse la joue de Rose-Mousse.

ARMAND. — Tu me consoleras...

Armand part vers le fond. Il se retourne, fait un signe de la main à Rose-Mousse qui lui répond.

★

La cour du quartier. Jour.

* *C'est le jour. Dans la cour du quartier, des cavaliers tournent sous le commandement d'Armand, qui est au centre du cercle formé par les chevaux. Félix, à cheval, se tient à côté d'Armand.*

FÉLIX, *à mi-voix.* — C'est idiot!

ARMAND, *aux cavaliers.* — Au pas! *(A Félix!)* C'est idiot?

FÉLIX. — Ton pari d'hier soir.

ARMAND. — J'aime l'imprévu! *(Il sourit puis brusquement:)* Dis-moi un nombre!

FÉLIX. — Cinq!

ARMAND, *il étend sa main devant ses yeux et compte.* — Arrêtez! *(Il appelle un cavalier:)* Sur Magali, à moi! Venez ici! *(Un cavalier se détache du cercle et s'avance vers Armand.)* Tournez! *(Le cavalier fait tourner la jument sur place. Armand décrivant Magali:)* Jolie robe, jolies jambes, jolie croupe... Tu vois bien qu'on peut se fier au hasard.

★

La grande salle de la Préfecture. Nuit.

* *Une roue de tombola tourne et s'arrête sur le chiffre trois. Monnet, en habit, lit le chiffre sortant qu'il annonce solennellement.*

MONNET. — Le trois!

Il remet en marche la roue.

Dans la grande salle de la Préfecture, pleine nvités, une femme en robe du soir, portant e potiche gagnée à la tombola, passe devant mand en grand uniforme. Auprès d'Armand, dolphe, en habit, regarde la femme qui vient passer.

RODOLPHE. — Pourquoi pas celle-là?

ARMAND. — Je la connais déjà!

RODOLPHE. — Raison de plus!

ARMAND. — Ce ne serait plus du hasard!

Ils passent. Au fond un numéro gagnant est oclamé par Monnet.

MONNET. — Le sept! deux, trois, sept, le numéro deux cent trente-sept gagne un nécessaire de couture!

Félix, qui aide Monnet, descend de l'estrade brandissant le lot gagné.

FÉLIX. — Le deux cent trente-sept!

Alice Gervais (la fille du préfet) est dans un in de la salle. Auprès d'elle, une autre jeune le, Lucie.

LUCIE, *poussant un cri.* — Le deux cent trente-sept, c'est moi! C'est moi! Regarde!

ALICE. — Lucie, voyons, ne te fais pas remarquer!

LUCIE. — Mais j'ai gagné! C'est moi! *(Elle veut s'élancer vers Félix que l'on voit arriver vers elle. Elle est retenue par la traîne de sa robe. Craquement. Lucie, se retournant:)* Oh! Ma robe! *(Elle revient vers Alice. Félix s'approche d'elle, intéressé par la beauté de Lucie. Celle-ci à Alice:)* Mon Dieu! J'ai déchiré ma robe!

ALICE, *à mi-voix.* — Ça n'a pas d'importance! Tais-toi!

Alice quitte Lucie qui reste en tête à te avec Félix.

FÉLIX, *à Lucie.* — C'est grave?

LUCIE, *regardant les dégâts.* — C'est une robe qu'une amie m'a prêtée. Mon Dieu! Mon Dieu!

Elle part sans savoir où elle va. Félix court errière elle.

FÉLIX. — C'est justement un nécessaire de couture que vous avez gagné, mademoiselle!

Félix, suivant Lucie, passe devant Armand et odolphe qui regardent Lucie avec complaisance.

ARMAND. — Qu'est-ce qu'on peut faire pour cette petite?

FÉLIX. — Rien, rien! Je t'en prie!

Il part suivant Lucie. Armand revient vers odolphe.

ARMAND, *à Rodolphe.* — Le hasard! C'est moi qui cherche. C'est lui qui gagne!

VOIX DE MONNET. — Et maintenant...

ARMAND, *frappé d'une idée subite.* — La prochaine gagnante est pour moi!

Il se tourne vers l'estrade où...

* *...Monnet, auprès de la roue, montre une cage contenant deux oiseaux. C'est le lot que l'on va mettre en loterie.*

MONNET, *qui se croit plaisant.* — Une cage et deux oiseaux, qui sans doute s'aiment d'amour tendre! Mesdames, n'êtes-vous pas émues à cette vue?

* *Rodolphe et Armand, tournés vers l'estrade, continuent leur conversation.*

RODOLPHE. — Nous sommes d'accord, celle qui gagne la cage...

ARMAND. — Celle qui gagne la cage, gagne mon cœur!

RODOLPHE. — Vous aimez le risque!

ARMAND. — C'est mon métier.

* *Sur l'estrade Monnet se penche vers la roue qui s'arrête sur le numéro zéro.*

MONNET. — Zéro!

* *Armand et Rodolphe côte à côte. Armand semble nerveux.*

ARMAND. — Ça commence bien!

RODOLPHE. — Restez calme!

ARMAND. — Je voudrais vous y voir!

On entend le bruit de la roue qui tourne à nouveau.

MONNET. — Le trois! *(La roue est lancée encore une fois. Monnet toujours plaisant:)* Qui sera l'heureuse gagnante?

* *La roue tourne et s'arrête une troisième fois.*

MONNET. — Le quatre, trois et quatre! le numéro trente-quatre gagne une ravissante cage d'oiseaux! Le numéro trente-quatre!...

* *Dans la salle, une dame se lève :* « Le trente-quatre! Ici! »

MONNET. — Ah! C'est notre chère Présidente qui a le trente-quatre!

Un officier s'approche de la gagnante en portant la cage d'oiseaux.

* *Armand vient de reconnaître le visage de la dame.*

ARMAND, *consterné.* — La femme du Colonel!

RODOLPHE, *riant.* — Si vous aimez le risque!

* *L'Officier arrive auprès de la Colonelle qui regarde le billet avec son face-à-main.*

LA COLONELLE. — Oh! pardon, monsieur! Je crois que...

L'OFFICIER. — Ce n'est pas votre numéro, madame?

LA COLONELLE. — C'est le cinquante-quatre, j'avais mal vu.

L'OFFICIER, *poli.* — Je le regrette pour vous, madame.

* *L'officier revient vers l'estrade.*

MONNET. — L'heureuse gagnante n'est-elle pas dans la salle? *(Il appelle à nouveau.)* Le trente-quatre!

Rodolphe qui s'amuse fait un signe à Monnet.

RODOLPHE, *à Monnet.* — Je m'en charge! *(Il appelle:)* Le trente-quatre!

Il part entraînant Armand vers une terrasse qui donne sur les jardins de la Préfecture.
* *Pendant que, dans la salle, la loterie continue, Rodolphe et Armand sortent sur la terrasse où des invités vont et viennent à la lumière de quelques lampions. On entend une chanson venant d'une petite scène de théâtre édifiée dans le jardin. Rodolphe passe auprès des sœurs Duverger assises sur un banc.*

RODOLPHE. — Le trente-quatre! Ce n'est pas vous, chère mademoiselle, qui avez le numéro 34.

JULIETTE. — Qu'est-ce qu'il gagne?

RODOLPHE, *qui s'amuse beaucoup.* — Une surprise! *(Il part vers le fond, entraînant Armand vers la scène sur laquelle Thérèse est en train de chanter devant quelques invités, parmi lesquels se trouve le Colonel.)* Le trente-quatre!

On le fait taire. Le Colonel se retourne: « Chut! »
* *Rodolphe et Armand s'éloignent de l'estrade où Thérèse chante. Rodolphe continue d'appeler. Armand le laisse aller et, ralentissant le pas, s'arrête auprès de la balustrade. Une jeune femme se tourne vers Armand. C'est Marie-Louise.*

MARIE-LOUISE. — Le numéro trente-quatre?

ARMAND. — C'est vous?

MARIE-LOUISE. — Je le crois...

Marie-Louise est si séduisante qu'Armand n'ose pas encore croire à sa chance.

ARMAND. — Vous le croyez ou vous en êtes sûre?

MARIE-LOUISE. — J'en suis presque sûre...

ARMAND. — J'en suis certain! *(Souriant, il ne quitte pas des yeux le beau visage qui vient de lui apparaître. Marie-Louise, gênée par le regard d'Armand, se détourne et ouvre son réticule.)* Ne me dites pas que vous avez perdu votre billet!

MARIE-LOUISE. — Je ne sais pas ce que j'en ai fait.

ARMAND. — Il faut le retrouver!

Cette fois c'est à Marie-Louise de sourire. L'insistance d'Armand semble l'amuser.

MARIE-LOUISE. — Est-ce si important?

ARMAND. — Tout ce qui dépend du destin est important. Cherchez bien... En arrivant, vous n'avez pas donné votre billet à quelqu'un?

MARIE-LOUISE. — Je suis venue seule...

ARMAND. *ravi.* — Vous êtes ven
seule...

MARIE-LOUISE. — Ne perdez pas vo
temps davantage, monsieur. Je vous
mercie.

*Elle va pour partir. Armand la retient p
la main.*

ARMAND. — Attendez! *(Il lève la m
de Marie-Louise dont il tourne vers lui
paume gantée.)* Dans votre gant!

MARIE-LOUISE. — Dans mon gant? *(E
se souvient:)* Comment l'avez-vous
viné?

ARMAND. — Je tentais une derni
chance. Vous alliez partir!

*Marie-Louise se dégante, troublée par
regard d'Armand.*
* *Rodolphe près de la porte qui donne sur
salle où se tient la tombola observe avec in
rêt le manège d'Armand.*
* *Armand tient à la main le gant de Mar
Louise. Elle a déplié le billet et le lui tend*

MARIE-LOUISE. — Que dois-je fa
maintenant?

ARMAND. — Rien... Je vais cherc
votre lot.

Il ne bouge pas et la regarde en souriant.

MARIE-LOUISE. — Eh bien! allez-y!

*Armand part, se retourne encore vers Mar
Louise et va rejoindre Rodolphe que l'on v
au fond.*
* *Armand arrive auprès de Rodolphe à qui
montre le billet.*

ARMAND, *dans un triomphe modeste.*
Le numéro trente-quatre et... voici s
gant!

RODOLPHE. — Déjà! *(Coup d'œil à M
rie-Louise.)* Le Destin a bon goût.

ARMAND. — Je ne l'avais jamais renc
trée...

*Rodolphe tire de sa poche le papier où
inscrit le pari.*

RODOLPHE. — Il n'y a pas longtem
qu'elle est arrivée de Paris.

* *Sur la terrasse, Marie-Louise, restée seu
écoute la chanson sentimentale que Thér
continue de chanter.*
*Marie-Louise s'aperçoit de la disparition
son gant. Elle cherche autour d'elle.*
* *Armand a fini d'écrire le nom de Mar
Louise dans l'espace réservé à « l'inconnue
au milieu du texte du pari. Rodolphe pre
le papier des mains d'Armand.*

RODOLPHE. — Vous êtes toujours d'
cord?

ARMAND. — Cela commence à m'in
resser!

RODOLPHE, *ironique.* — Moi aussi.
relit le texte du pari à voix bass
« M. Armand de la Verne s'engage à ob
« tenir les faveurs de M^me^ Rivière, p
« nom Marie-Louise, avant le départ

« régiment pour les grandes manœu-
« vres... *(Il plie le papier.)* C'est parfait.

ARMAND. — A présent, une seule question...

RODOLPHE. — Mon cher, vous avez son nom et son gant. Le reste vous regarde.

Il s'éloigne en riant. Armand le suit dans la lle où se tient la tombola.

Sur la terrasse, Victor Duverger arrive auès de Marie-Louise. L'habit noir et la cravte blanche conviennent bien à la gravité de n personnage.

DUVERGER. — Je croyais que vous ne vouliez pas sortir seule...

MARIE-LOUISE, *souriante.* — Il faudrait donc que je ne sorte jamais.

DUVERGER. — Vous avez changé d'avis?

MARIE-LOUISE, *toujours souriante.* — Vous aussi, je vois.

DUVERGER, *évasif.* — Je ne voulais pas venir non plus, mais au dernier moment...

MARIE-LOUISE. — Vous vous êtes laissé convaincre.

DUVERGER, *presque timide.* — Ne voulez-vous pas vous joindre à mes sœurs? Elles seraient heureuses de vous voir.

Marie-Louise se tourne vers les sœurs Duerger qui sont assises loin d'elle.

Les sœurs Duverger, qui ne perdent pas leur ère de vue, se parlent à voix basse. Elles ne emblent pas aussi heureuses de voir Marieouise que leur frère le prétend.

JEANNE, *à Juliette.* — Elle nous regarde.

JULIETTE. — Elle nous salue.

Les deux sœurs rendent le salut avec un ourire des moins naturels.

JEANNE. — Elle va venir nous parler.

Les sœurs se lèvent et partent. Duverger, ui s'était avancé vers elles, revient vers Marieouise au moment où Alice et son fiancé assent.

ALICE. — Bonsoir, monsieur Duverger.

DUVERGER. — Bonsoir, mademoiselle.

ALICE. — Vous connaissez mon fiancé, n'est-ce pas?

DUVERGER. — Je lui ai déjà présenté mes félicitations. *(Il se tourne vers Marie-Louise, comme pour faire les présentations. A Marie-Louise:)* Vous connaissez Mlle Gervais?

MARIE-LOUISE. — Certainement.

Saluts réciproques un peu froids. Alice et on fiancé passent. Duverger n'est pas à son ise. Il s'approche de Marie-Louise.

DUVERGER. — Pourquoi ne rentrez-vous pas chez vous, Marie-Louise, ma voiture vous reconduira.

MARIE-LOUISE. — Je n'ai pas envie d'être seule ce soir.

DUVERGER, *plus bas.* — J'irai vous rejoindre tout à l'heure...

Marie-Louise est toujours souriante et uverger embarrassé. Armand apparaît derrière eux portant la cage d'oiseaux. Il pose la cage sur la balustrade.

ARMAND, *sans regarder Duverger.* — Voici, madame, les oiseaux qui ont eut la chance d'être gagnés par vous...

MARIE-LOUISE. — Je vous remercie, monsieur.

Armand salue. On ne l'invite pas à rester. Il s'éloigne de quelques pas, attendant une meilleure occasion. Duverger n'a pas prêté attention au passage d'Armand.

DUVERGER, *à Marie-Louise, continuant.* — C'est ici que vous êtes seule. Ce monde de province n'est pas fait pour vous...

MARIE-LOUISE. — Vous voulez dire que je ne suis pas faite pour lui.

DUVERGER. — Pas encore... Laissez-moi faire. Laissez-moi vous guider. Un jour viendra...

Armand revient auprès d'eux. Il a décidé d'interrompre cette conversation qui dérange ses plans.

ARMAND. — Madame, si vous voulez bien me donner votre adresse, mon ordonnance vous apportera ceci demain.

DUVERGER, *sèchement.* — Ne prenez pas cette peine, monsieur. Je m'en occuperai.

ARMAND. — A votre guise...

Armand salue encore et s'en va vers le fond.

DUVERGER, *à Marie-Louise.* — Un jour viendra où vous aurez votre revanche. Quand, à mon bras, vous passerez devant tous ces hypocrites...

MARIE-LOUISE, *ironique.* — Pourquoi attendre davantage?

Armand revient encore. Il a sans doute décidé d'insister jusqu'au moment où Duverger quittera la place.

ARMAND, *à Duverger.* — Pardonnez-moi. N'êtes-vous pas monsieur Duverger?

DUVERGER. — Lui-même.

ARMAND, *cordial.* — Je ne vous avais pas reconnu. Excusez-moi...

Les deux hommes se serrent la main. Armand salue une nouvelle fois et se retire. Duverger ne semble pas prêt à quitter Marie-Louise. Armand réfléchit. Il tire de sa poche le gant de Marie-Louise. C'est sans doute cet objet dont il va se servir pour reprendre la conversation avec la belle inconnue...

★

Même lieu. Une heure plus tard.

** Une main prend la cage d'oiseaux et l'emporte. C'est l'ordonnance d'Armand qu'accompagne celui de Félix. Au fond, à travers les fenêtres, on voit la salle où se danse le cotillon. * L'ordonnance d'Armand lève la cage à la hauteur de son visage.*

L'ORDONNANCE D'ARMAND. — Quel mé-

tier! Faut que je porte ça chez la nouvelle!

L'ORDONNANCE DE FÉLIX. — La nouvelle quoi?

L'ORDONNANCE D'ARMAND. — La nouvelle poule du Lieutenant!

** A l'intérieur de la salle, Armand danse avec Marie-Louise. Intimidée mais souriante, elle se laisse mener par le brillant cavalier qui conduit le cotillon, sans se rendre compte des regards qui se portent sur elle.*

** Armand et Marie-Louise passent devant un couple qui les observe.*

** Duverger, qui ne danse pas, est sombre. Juliette Duverger passe derrière lui et pose sur la tête de son frère un bonnet de papier. Quelle bonne farce!*

** Thérèse regarde Armand et Marie-Louise. Un reste de jalousie, sans doute...*

** Alice Gervais jette un regard vers Marie-Louise et Armand, puis vers son fiancé qui sourit béatement. Elle compare ...*

** Gisèle Monnet, près de son mari qui s'amuse beaucoup. Gisèle, elle, ne s'amuse pas.*

** Duverger, de plus en plus sombre continue de regarder les danseurs.*

** Rodolphe relit en souriant le papier qu'a signé Armand.*

** Le Colonel s'approche de Thérèse. Il va lui parler mais sa femme passe. Le Colonel s'écarte de Thérèse qui semble l'intéresser.*

** Rodolphe porte à son œil le papier du pari qu'il a roulé en forme de longue-vue. Il contemple...*

** ... dans le cercle du rouleau de papier, Marie-Louise et Armand terminant une figure de cotillon. Armand, tenant Marie-Louise par la main, donne le signal de la farandole finale.*

** Les danseurs conduits par Marie-Louise et Armand sortent de la salle de danse et traversent la terrasse en farandole.*

★

Même lieu. Plus tard.

** C'est la fin du bal. Quelques couples dansent encore dans la grande salle. Sur la terrasse, Félix parle à l'oreille de Lucie. Félix est entreprenant et Lucie se défend avec coquetterie.*

LUCIE. — Ce n'est pas vrai!

FÉLIX. — Je vous le jure!

LUCIE. — Vous ne croyez pas ce que vous dites!

FÉLIX. — Voulez-vous que je le répète?

LUCIE. — Demain, vous ne penserez plus à moi.

Elle s'écarte de Félix et part en longeant la balustrade. Félix la suit.

FÉLIX. — Je vous le redirai demain et après demain et chaque jour...

Courant après Lucie, il passe derrière Marie-Louise et Armand qui sont arrêtés auprès d'un autre endroit de la terrasse.

ARMAND, *à Marie-Louise.* — C'
étrange. On dirait que vous m'intimid

MARIE-LOUISE. — J'ai peine à le croi

ARMAND. — J'ai tant à vous dire et
ne trouve pas les mots.

MARIE-LOUISE. — Vous les trouver
une autre fois... *(Souriant:)* Bonsoir.

ARMAND. — Bonsoir?

MARIE-LOUISE. — Je dois m'en aller.

ARMAND. — Eh bien, allons-nous en!

MARIE-LOUISE. — Non. Vous restez i
Nous sommes en province, monsieur de
Verne, et tout le monde vous observe.
faut que l'on me voie partir seule, com
je suis venue.

Elle sourit encore à Armand et part.

★

La place du kiosque à musique. Nuit.

** On entend au loin la musique du bal
s'achève. Félix et Lucie dansent seuls sur
place déserte. Par jeu, Lucie s'échappe
riant, poursuivie par Félix. Ils disparaissé
Marie-Louise traverse la place qu'éclaire
rayon de lune.*

VOIX D'ARMAND. — Madame! Madam

*Marie-Louise s'arrête. Armand apparaît, c
rant derrière elle. Il la rejoint.*

ARMAND, *sur un ton de fausse in
cence.* — Un mot seulement... Votre d
nière phrase m'intrigue... Pourquoi
lait-il que l'on vous voie partir seule?

MARIE-LOUISE. — Je croyais que v
aviez compris... *(Avec patience et s
rire:)* Je suis une étrangère ici, une
risienne. Et, ce qui est plus grave, je s
une femme divorcée...

ARMAND, *feignant de comprendre en
— Ah! j'y suis! Vous devez faire att
tion à ce que l'on dit de vous, ména
votre réputation...

MARIE-LOUISE. — Voilà pourquoi je
puis me permettre d'être vue, dans la
la nuit...

ARMAND, *même jeu.* — ... Avec un l
tenant de dragons... Oui, oui! J'aurais
y penser. Excusez-moi. Vous avez tou
fait raison. Bonsoir, madame.

MARIE-LOUISE. — Bonsoir, monsieu

*Il salue et part d'un côté. Marie-Louise p
de l'autre côté. Armand s'arrête et se retou
dans la direction prise par Marie-Louise.
demment, il ne va pas arrêter là une aven
si bien commencée ...*

★

Une boutique de modiste.

** Un instant plus tard, à travers les gl
d'une boutique faiblement éclairée,
voyons Marie-Louise arriver. Elle pénètre*

boutique et va pour refermer la porte quand elle voit Armand qui l'a rattrapée encore une fois.

ARMAND. — Attendez! *(Il s'arrête au seuil de la porte. Marie-Louise s'avance vers lui afin de l'empêcher d'entrer.)* Il y a encore quelque chose qui m'échappe. *(Récapitulant:)* Vous êtes Parisienne, divorcée... Et vous entrez dans une boutique de modiste!

MARIE-LOUISE. — Je suis modiste.

ARMAND. — Vous êtes modiste! *(Rapidement:)* Parisienne, divorcée, modiste... et vous vous appelez Marie-Louise! C'est tout ce que je sais de vous.

MARIE-LOUISE. — Vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage.

Armand continue de jouer la naïveté. Mais Marie-Louise ne paraît pas se laisser prendre à ce jeu.

ARMAND. — Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Vraiment?

MARIE-LOUISE. — Je meurs de sommeil.

ARMAND, *riant.* — C'est ce que les femmes prétendent quand elles veulent se débarrasser de quelqu'un.

MARIE-LOUISE. — Je ne vous le fais pas dire.

ARMAND, *suffoqué.* — Oh!

Avec indignation, il recule comme s'il allait partir. Elle ferme la porte rapidement devant lui.

MARIE-LOUISE. — Bonne nuit!

Elle part vers l'intérieur de la boutique. Armand à travers la vitre la regarde partir. Il réfléchit, puis il s'éloigne rapidement.

Une rue.

* *Félix et Lucie marchent le long des façades. Félix tient à la main le chapeau de bergère en papier et la houlette que portait Lucie pendant le cotillon. Ils s'arrêtent devant une porte.*

FÉLIX. — C'est ici?

LUCIE. — Bonsoir.

Elle va pour entrer. Il l'arrête. Elle ne résiste guère.

FÉLIX. — Récapitulons. Vous vous appelez Lucie. Vous vivez avec votre père. Et c'est la première fois que vous allez au bal.

LUCIE. — Oui, monsieur.

FÉLIX. — Je m'appelle Félix. *(Imitant les manières conquérantes d'Armand:)* A demain?

LUCIE. — Oh non! monsieur Félix.

FÉLIX. — Non?

LUCIE. — Mon père dit qu'une jeune fille ne doit jamais sortir seule...

FÉLIX. — Jamais?

LUCIE. — ... Avant d'être fiancée.

FÉLIX, *désarçonné.* — Ah? *(Un temps.)* Ah! Eh bien!... *(Brusquement:)* Bonsoir, mademoiselle.

Il part et dans son trouble emporte les accessoires de cotillon.

Chez Rodolphe Chartier.

* *Rodolphe vient d'arriver chez lui. Il range dans un tiroir le papier qu'il vient de trouver dans la poche de son habit de soirée.*

Chambre de Marie-Louise.

* *C'est une chambre-salon. Au fond le lit caché dans une alcôve. Marie-Louise est avec sa jeune bonne, Amélie. Amélie a préparé sur une table une théière et une tasse. Marie-Louise se dégante et pose ses gants sur un guéridon.*

AMÉLIE. — Vous qui deviez rentrer de bonne heure!

MARIE-LOUISE. — Mais tu ne sais pas? C'est moi qui ai conduit le cotillon!

AMÉLIE. — Pas possible!

MARIE-LOUISE. — Et avec un bel officier!

Marie-Louise est gaie et chantonne. On entend une sonnette.

AMÉLIE. — Vous entendez?

La gaieté de Marie-Louise tombe aussitôt.

MARIE-LOUISE. — C'est M. Duverger.

AMÉLIE. — A cette heure-ci?

MARIE-LOUISE. — Oui. Il a dit qu'il viendrait peut-être. Va te coucher. Je vais lui ouvrir.

Marie-Louise sort vers l'escalier. Amélie va chercher dans un placard une deuxième tasse qu'elle place à côté de la théière et sort.

Façade de la boutique de modes.

* *Dans la rue, Armand et Félix sont cachés à la limite de la boutique de Marie-Louise. Félix qui porte ses accessoires de cotillon semble déconfit auprès d'Armand, très sûr de lui.*

ARMAND, *à voix basse.* — Tu as encore beaucoup à apprendre. On te dit au revoir, tu t'en vas. On me chasse, je reviens.

Devant la porte de la boutique, l'ordonnance d'Armand tient à la main la cage d'oiseaux.

Intérieur de la boutique.

* *L'ordonnnace salue Marie-Louise qui vient de lui ouvrir la porte.*

L'ORDONNANCE. — Il n'y a pas d'heure pour les braves, madame, vous voyez.

MARIE-LOUISE. — Ça n'était pas tellement pressé!

Marie-Louise fait entrer l'ordonnance dans la boutique à demi éclairée.

L'ORDONNANCE. — Il paraît que si... Ordre du Lieutenant. *(Tout en bavardant, l'ordonnance s'est avancé dans la boutique. Dans l'encadrement de la porte apparaît Armand qui entre et se cache. L'ordonnance pose la cage en différents endroits afin de détourner l'attention de*

Marie-Louise qui le suit.) Ici? Là? Là?

MARIE-LOUISE. — Je les monterai dans ma chanbre.

Elle accompagne l'ordonnance jusqu'à la porte.

L'ORDONNANCE. — J'espère que je ne vous ai pas dérangée. Qu'est-ce que vous voulez! La consigne, c'est la consigne... Enfin, je vous souhaite une bonne nuit!

Il part. Marie-Louise referme la porte. Elle prend la cage et part en chantonnant vers l'escalier qui mène au premier étage. Armand, de sa cachette, la suit du regard jusqu'en haut de l'escalier.

Devant la boutique de Marie-Louise.

* *Dans la rue, l'ordonnance d'Armand a rejoint Félix.*

L'ORDONNANCE. — Au moins, avec celle-là, il aura pas attendu longtemps.

* *Félix hausse les épaules et part suivi par l'ordonnance.*

Chambre de Marie-Louise.

* *Armand monte l'escalier et arrive au premier étage. Il pénètre dans la chambre. On entend Marie-Louise chantonner dans la pièce voisine. Armand se débarrasse de son sabre et de son képi, puis inspecte la pièce, cherchant une attitude convenable pour l'entrée de Marie-Louise. Il aperçoit les gants de Marie-Louise. Il prend un des gants, en respire le parfum et le met dans sa poche. Enfin il s'installe sur un canapé.*

Marie-Louise entre. Comme elle porte devant elle la cage d'oiseaux, elle ne voit pas tout de suite Armand. En posant la cage devant le miroir de la cheminée, elle aperçoit son poursuivant dans la glace. Elle pousse un cri et se retourne.

* *Armand ne se dérange pas. Il semble réfléchir intensément.*

ARMAND. — « Vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage »... Je me demande ce que vous avez voulu dire.

MARIE-LOUISE. — Comment êtes-vous entré?

Armand, très désinvolte, se lève et s'approche de Marie-Louise.

ARMAND, *évasif.* — Cela n'a pas d'intérêt.

MARIE-LOUISE, *vraiment irritée.* — Sortez immédiatement!

ARMAND. — Si vous ne vous expliquez pas, je resterai éveillé jusqu'à l'aube en répétant : « Vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage. »

MARIE-LOUISE. — C'est très clair.

ARMAND. — Sans doute, mais qu'est-ce que cela signifie?

MARIE-LOUISE. — Cela signifie que je n'ai pas de temps à perdre.

Armand regarde Marie-Louise dans les yeux. Il sait que la fortune sourit aux audacieux. Pourquoi ne pas essayer de la franchise?

ARMAND. — Moi non plus.

Indignée, Marie-Louise s'éloigne et lui montre la porte.

MARIE-LOUISE. — Eh bien, qu'attendez-vous? Il ne manque pas de femmes dans la ville auprès desquelles votre temps ne serait pas perdu.

Armand, changeant de tactique, prend un ton passionné.

ARMAND. — Pour moi, il n'y a plus d'autres femmes dans cette ville depuis ce soir!

MARIE-LOUISE. — Finissons-en! Vous tenez à me faire une déclaration : mettez-vous à genoux et soyez tout à fait ridicule.

ARMAND. — Je ne crains pas ce ridicule là! *(Il se met à genoux.)* Marie-Louise!

Mais avant qu'il ait pu commencer sa déclaration, Marie-Louise lui coupe la parole.

MARIE-LOUISE. — Je sais d'avance ce que vous allez dire. Que cette soirée a fait de vous un nouvel homme, que vous ne pouvez plus vivre sans penser à moi, que vous ne mangez plus depuis trois heures, que vous ne dormez plus depuis dix minutes... Vous voyez, je connais votre rôle par cœur.

Armand, désarçonné par cette sortie, reste à genoux. Il se rend compte qu'il a affaire à forte partie et que la victoire ne sera pas aussi aisée qu'il l'avait cru.

ARMAND. — Marie-Louise!

MARIE-LOUISE. — Votre déclaration est terminée. Vous pouvez vous relever et partir.

ARMAND. — Non, j'attends.

MARIE-LOUISE. — Quoi encore?

ARMAND. — Votre réponse. Vous m'avez fait parler, à mon tour de vous faire répondre. *(Il se relève.)* Si j'étais à votre place, vous savez ce que je dirais : « Monsieur, je vous connais à peine et je voudrais m'assurer de votre sincérité. Asseyons-nous et causons. » *(Marie-Louise veut protester. Mais Armand s'installe dans le canapé comme s'il était chez lui cependant que Marie-Louise reste debout.)* Ne dites rien, c'est moi qui parle pour vous : « J'ai l'impression, monsieur — c'est vous qui parlez — que je viens de rencontrer un véritable ami. Dans cette petite ville où la médisance atteint les plus honnêtes femmes, monsieur de Verne, j'ai enfin trouvé quelqu'un qui saura garder le secret de ce qui peut se dire ou se passer entre nous. Si vous saviez, Armand — je m'appelle Armand — si vous saviez, Armand, comme j'étais seule avant de vous connaître... » *(Deux coups*

de sonnette interrompent cette tirade.) Vous attendez quelqu'un?

MARIE-LOUISE, *effrayée.* — Taisez-vous! *(Et comme Armand se lève c'est elle à présent qui d'un signe l'oblige à s'asseoir.)* Ne bougez pas! *(Armand s'assied. Deux nouveaux coups de sonnette. Marie-Louise décroche une robe de chambre dont elle s'enveloppe, puis elle ouvre la fenêtre.)* Qui est là?

VOIX DE DUVERGER. — Mais c'est moi. Vous ne me voyez pas?

MARIE-LOUISE. — Je crois bien que je suis encore endormie.

Armand s'assied à côté d'une table où sont posées les deux tasses, qu'il remarque pendant qu'il entend le dialogue suivant.

VOIX DE DUVERGER. — La poignée n'est pas sur la porte. Venez m'ouvrir!

MARIE-LOUISE. — Ne pensez-vous pas qu'il est trop tard?

VOIX DE DUVERGER. — Mais je vous avais dit que je viendrais.

MARIE-LOUISE. — Je ne vous attendais plus.

VOIX DE DUVERGER. — J'ai à vous parler, Marie-Louise. Ouvrez-moi.

Dans la rue.

Duverger regarde la fenêtre de Marie-Louise. On entend le bruit d'une voiture.

DUVERGER. — J'entends des gens qui arrivent.

MARIE-LOUISE. — On va vous voir devant ma porte!

Un fiacre apparaît au coin de la rue et s'arrête devant une maison voisine. Duverger part.

Chambre de Marie-Louise.

** Marie-Louise ferme la fenêtre. Armand se lève, jouant avec une tasse. Marie-Louise se détourne, traverse la pièce et ôte sa robe de chambre. Long silence.*

ARMAND. — J'ai horreur du mensonge!

MARIE-LOUISE. — Mais c'est vous qui m'avez obligée à mentir... Et ce n'est pas à vous que j'ai menti!

ARMAND. — Si! En ne me disant rien!

Il lance à travers la pièce la tasse qui se brise. Puis il prend son képi et part. Marie-Louise restée seule aperçoit le sabre du lieutenant. Elle s'en empare, va pour rappeler Armand mais se ravise et se dirige vers la fenêtre.

Dans la rue.

** Armand s'éloigne dans la rue. Il entend la voix de Marie-Louise.*

VOIX DE MARIE-LOUISE. — Monsieur de la Verne!

Armand, ravi, lève les yeux vers Marie-Louise, croyant qu'elle le rappelle. A ce moment, son sabre, lancé par Marie-Louise, tombe sur le trottoir. Il le ramasse et part.

★

Chambre de Félix. La même nuit.

** Félix est couché, ou plutôt assis sur son lit. Il a visiblement sommeil et semble de mauvaise humeur. Armand marche de long en large, très agité.*

FÉLIX. — Mais c'est à elle qu'il fallait parler comme ça! Ça n'est pas à moi...

Il s'allonge dans son lit. Armand, qui est encore habillé, s'approche du lit.

ARMAND. — J'ai mieux aimé partir. C'était plus habile. Tu ne penses pas? *(Félix répond par un grognement qui exprime le peu d'intérêt qu'il porte à la question.)* Si j'avais trop insisté dès la première rencontre, je risquais de tout gâcher. Mais elle ne perdra rien pour attendre! *(Il va vers la porte de communication entre les deux chambres.)* Bonne nuit!

FÉLIX, *à demi endormi.* — J'espère que ça ne t'empêchera pas de dormir...

Parole imprudente! Armand en profite pour revenir vers son ami.

ARMAND. — Moi? Pour qui me prends-tu? J'en ai vu d'autres! *(Il s'assied sur le lit de Félix.)* Tu veux que je te dise? A la minute où je parle, c'est *elle* qui ne dort pas!

FÉLIX. — Moi non plus!

ARMAND. — Je suis parti dans un mouvement de colère. *(Il se lève.)* Et ça, c'est très bon! Ça impressionne... Après la fermeté, viendra la douceur... Et si la douceur ne réussit pas... la cravache!

Il s'est emparé d'une cravache de Félix et frappe sur la table de nuit.

ARMAND. — Le dressage commence demain!

FÉLIX. — C'est ça... A demain!

ARMAND. — A demain!

FÉLIX. — Eteins la lumière!

Armand qui allait sortir revient sur ses pas.

ARMAND. — Je suis distrait! *(Il éteint la lumière et sort. Quelques bruits de pas, puis il réapparaît)* Excuse-moi. Je crois que j'ai oublié... *(Il rallume l'électricité.)* ... de reprendre son gant. *(Félix gémit. Armand prend sur un meuble une boîte sur laquelle est posé le gant de Marie-Louise. Il respire le parfum du gant.)* Un gant de Parisienne... Ça se voit tout de suite. Tu ne trouves pas?

FÉLIX, *indigné.* — Non!

ARMAND. — Non? *(Patient:)* Tu n'y connais rien, décidément... regarde...

Armand revient auprès de Félix, s'installe et s'apprête à lui donner toutes les explications nécessaires.

★

Chez Duverger. Le lendemain.

** Le lendemain matin, au petit déjeuner. Duverger lit son journal. Jeanne fredonne l'air du cotillon. Juliette le reprend. Duverger continue de lire, comme s'il n'entendait pas.*

JULIETTE. — C'était très amusant, ce cotillon.

Elles s'adressent toutes deux à la bonne qui tourne autour de la table, intriguée.

JEANNE. — Et ce lieutenant qui le conduisait était charmant!

JULIETTE, *perfide.* — Comment s'appelle-t-il?

Jeanne s'adresse à son frère qui fait semblant de ne pas entendre.

JEANNE. — Victor, comment s'appelle ce lieutenant qui dansait avec Mme Rivière?

DUVERGER, *derrière son journal.* — Le lieutenant de la Verne.

JULIETTE. — Elle aussi avait l'air de bien s'amuser!

LA BONNE. — Qui?

LES DEUX SŒURS, *ensemble.* — Mme Rivière.

DUVERGER, *toujours derrière son journal.* — Elle vient prendre le thé ici cet après-midi.

LA BONNE. — Qui?

DUVERGER. — Mme Rivière.

Duverger se lève et sort, devant les deux sœurs suffoquées.

★

Chambre de Marie-Louise.

** Marie-Louise, vêtue d'une robe de chambre, écoute distraitement Duverger.*

DUVERGER. — Je vois que vous ne me croyez pas!

MARIE-LOUISE, *souriante.* — Mais si, mais si!

DUVERGER. — Ce matin, au petit déjeuner, d'elles-mêmes, elles m'ont dit : « Pourquoi Mme Rivière ne viendrait-elle pas prendre le thé aujourd'hui? »

MARIE-LOUISE. — Comme c'est aimable!

DUVERGER. — Vous pensez si j'ai sauté sur l'occasion!

MARIE-LOUISE. — Bien entendu!

DUVERGER. — Je vous le disais : laissez-moi faire. Tout s'arrangera...

Il se penche vers elle pour l'embrasser. On entend la voix d'Amélie. Marie-Louise s'écarte de Duverger.

VOIX D'AMÉLIE. — Madame!

MARIE-LOUISE. — Qu'est-ce qu'il y Amélie?

Intérieur de la boutique.

** Amélie est sur le point de sortir, chapeau en costume « du dimanche ». Elle vient d' vrir la porte qui donne sur la rue.*

AMÉLIE. — Je suis en retard pour messe. Je ferme la porte, Madame m' vrira...

VOIX DE MARIE-LOUISE — Oui, Amé vous n'aurez qu'à frapper.

Amélie ferme la porte et part rapidement.

Chambre de Marie-Louise.

** Duverger vient de découvrir un paquet p sur une chaise et qui, entrouvert, laisse v quelques tasses.*

DUVERGER. — Vous avez acheté de n velles tasses?

Il en prend une et l'examine distraiteme

MARIE-LOUISE. — Elles sont jolies, n' ce pas?

DUVERGER. — Si vous en aviez beso pourquoi ne m'en avoir pas parlé?

MARIE-LOUISE. — Vous savez bien je n'aime pas demander.

DUVERGER, *aimablement.* — Nous rè rons nos comptes plus tard.

MARIE-LOUISE, *souriante.* — Plus ta toujours plus tard... *(Elle chantonne, l'air du cotillon:)* « Plus tard, plus tard

DUVERGER. — Vous êtes bien gaie, matin?

MARIE-LOUISE. — Pourquoi ne le sera je pas? Vous me dites que tout s'arr gera.

A nouveau Duverger ouvre ses bras p embrasser Marie-Louise, mais deux coups sonnette retentissent et arrêtent son élan.

DUVERGER. — Vous attendez quelqu'

MARIE-LOUISE. — Personne. Je voir...

DUVERGER. — Dans cette tenue! V n'y pensez pas! Ce n'est pas à vous d' vrir les portes! *(Nouveaux coups de s nette étrangement impérieux.)* Je me mande qui est-ce qui se permet...

Il va vers la fenêtre. Marie-Louise l'arr

MARIE-LOUISE, *gaiement.* — Vous m trer à la fenêtre de ma chambre? Et réputation! *(Ils restent immobiles, N veaux coups de sonnette prolongés. verger exaspéré court vers l'escalier Marie-Louise vers la fenêtre.)* Restez je vous en prie. *(Elle ouvre la fené Duverger se recule afin de n'être pas de la rue et s'arrête auprès du paquet trouvert. Marie-Louise à la fenêtre:)* est là?

VOIX D'ARMAND. — Mais c'est moi. Vous ne me voyez pas?

MARIE-LOUISE. — Je crois bien que je suis encore endormie.

VOIX D'ARMAND. — Je vous ai fait porter ce matin une douzaine de tasses et une lettre d'excuses.

Duverger a pris dans sa main une des tasses qui sortent de l'ouverture du paquet.

MARIE-LOUISE, *à Armand.* — Vous n'avez aucune excuse à me faire.

VOIX D'ARMAND, *sûr de lui.* — Oh si! Je monte!

MARIE-LOUISE. — Je regrette. Je ne peux pas vous recevoir.

* *Dans la rue, Armand descendu de cheval regarde Marie-Louise avec son assurance coutumière.*

ARMAND. — Cet après-midi il y a concert au Jardin public!

MARIE-LOUISE. — Je n'y serai pas.

ARMAND. — Je vous y attendrai quand même!

* *Marie-Louise, sans répondre, se retire de la fenêtre qu'elle referme. L'audace de ce lieutenant dépasse les bornes! Elle se retourne, sans hâte, vers Duverger. Celui-ci prend une tasse et d'un geste solennel la brise à ses pieds. Marie-Louise se met à rire.*

MARIE-LOUISE. — Vous êtes jaloux! Mais bravo! Décidément, tout me réussit aujourd'hui!

DUVERGER. — Et vous pouvez rire?

MARIE-LOUISE. — Vous ne voudriez pas que je prenne au sérieux les impertinences d'un lieutenant?

DUVERGER, *furieux.* — Je ne veux rien, Marie-Louise. Allez au Jardin public. Allez entendre le concert! Vous êtes libre!

★

Au jardin public. L'après-midi.

* *L'après-midi, au Jardin public, le chef d'orchestre militaire dirige fougueusement ses musiciens devant ...*

* *... un cercle de spectateurs auxquels Duverger vient se joindre. Il regarde de tous côtés. Non loin de lui ...*

* *... Armand et Félix. Armand regarde, lui aussi, espérant apercevoir Marie-Louise. Félix sursaute, pousse du coude Armand. Mais ce que désigne Félix c'est ...*

* *... Lucie parmi les spectateurs. Elle a vu Félix. Elle se détourne et part en souriant.*

* *Félix prend congé d'Armand et part à la suite de Lucie. Armand resté seul fait quelques pas et s'arrête auprès d'une dame dont l'ombrelle ouverte lui cache le visage de Duverger.*

* *Le concert se termine. Le chef d'orchestre salue, en réponse aux applaudissements de ...*

* *... l'assistance qui se disperse. La dame à l'ombrelle, qui séparait Armand de Duverger, s'en va.*

Duverger et Armand se trouvent dos à dos, puis, tournant sur eux-mêmes, se trouvent face à face. Saluts réciproques. Duverger part d'un côté, Armand de l'autre. Mais il se ravise et, de loin, se met à suivre son rival.

Le salon chez Duverger.

* *Pendant ce temps Marie-Louise est arrivée chez Duverger où elle n'a trouvé que les deux sœurs de ce dernier auxquelles Gisèle Monnet tenait compagnie. A peine s'est-elle assise que Jeanne Duverger s'est levée emmenant Gisèle avec elle.*

JEANNE, *à Marie-Louise.* — Excusez-nous, chère madame...

GISÈLE, *à Marie-Louise.* — Vous permettez, madame?

Marie-Louise regarde les deux femmes qui sortent. Elle reste seule en face de Juliette. Atmosphère glaciale.

MARIE-LOUISE. — M. Duverger n'est pas là?

JULIETTE. — Je pense qu'on l'aura prévenu. *(Elle va à la porte qui donne sur le bureau de Duverger, l'ouvre et appelle:)* Victor! *(A Marie-Louise:)* Il n'est pas dans son bureau. *(Elle revient.)* Il est peut-être dans sa chambre... *(Aimablement.)* Vous savez, nous, nous sommes habituées... Il disparaît souvent pendant des heures et il ne nous dit pas où il va... *(Elle ouvre l'autre porte par laquelle sa sœur et Gisèle sont sorties. Elle sort à son tour en feignant de chercher son frère.)* Victor!

A présent Marie-Louise est complètement seule dans le grand salon.

Chambre de Jeanne Duverger.

* *Jeanne et Juliette se tournant vers Gisèle qui entre.*

JULIETTE. — Ah, ça c'est trop fort!

JEANNE. — C'est lui qui invite cette personne...

JULIETTE. — Et c'est nous qui l'avons sur les bras!

JEANNE, *à Gisèle.* — Comme c'est gentil à vous d'être venue!

JULIETTE. — Nous ne voulions pas être seules avec elle.

JEANNE. — C'est que nous ne savons pas de quoi lui parler.

Juliette montre un phonographe à pavillon et rit.

JULIETTE. — On peut toujours faire de la musique!

Le salon des Duverger.

* *Marie-Louise est seule. Derrière elle, la porte donnant sur le couloir est entrouverte. La bonne entre par cette porte.*

Marie-Louise se retourne. La bonne voyant Marie-Louise s'en va en fermant la porte. On entend un autre bruit de porte, puis un bruit de pas et Duverger entre, confus de son retard.

DUVERGER, *cérémonieux.* — Bonjour, chère madame. Excusez-moi. Je ne pensais pas que vous seriez... *(Il se rend compte de la situation.)* Mais vous êtes seule!

MARIE-LOUISE, *souriante.* — J'en ai l'habitude.

DUVERGER. — Je suis confus... Jeanne! Juliette!

Il part vers la porte de chambre en appelant ses sœurs.

Chambre de Jeanne Duverger.

* *Duverger entre. Les trois femmes se retournent en entendant la voix de Duverger.*

DUVERGER, *entrant.* — Vous ne savez pas que Mme Rivière est là?

JEANNE. — Si, si, nous l'avons vue.

DUVERGER. — C'est inconcevable! *(A Gisèle:)* Mes hommages, chère madame. *(Aux sœurs, en les poussant vers la porte:)* On dirait vraiment que vous le faites exprès!

JEANNE, *surprise feinte.* — Mais nous ne savions pas qu'elle était seule... Courons.

JULIETTE. — Nous pensions que tu serais là pour la recevoir.

Elle sort emportant le pavillon du phonographe.

Un atelier de pose chez le photographe.

* *Lucie et Félix entrent dans l'atelier.*

LUCIE. — C'est l'atelier de pose.

FÉLIX, *gaiement.* — Posons! *(Il court, entraînant Lucie vers un fauteuil, dont on ne voit que le dos et qui est placé en face de l'appareil sur pied. Il s'assied dans le fauteuil sans lâcher la main de Lucie.)* C'est vous qui faites les photos?

LUCIE. — Oh! non! Il n'y a que papa. Moi, je n'ai pas le droit de toucher à l'appareil.

FÉLIX. — Alors, vous posez avec moi...

Il l'attire brusquement et elle tombe sur ses genoux. On ne voit plus que sa jupe et ses pieds qui se débattent.

LUCIE, *se débattant.* — Lâchez-moi!... Si on entrait!...

FÉLIX, *cherchant à l'embrasser.* — Attention, ne bougeons plus! *(Les pieds de Lucie cessent de se débattre, Lucie se relève bientôt et s'écarte. Félix la retient par la main.)* Non! Vous avez bougé! Tout est à refaire!

Lucie se dégage et court vers la porte qui donne sur la boutique. Elle se tourne vers Félix, vraiment fâchée.

LUCIE — Si vous approchez, je sors! *(Félix fait un pas vers elle. Elle part vers la boutique dont la porte du fond s'ouvre laissant entrer le père de Lucie. Lucie revient vers Félix et d'un ton professionnel:)* Voici justement mon père monsieur. Si vous voulez attendre un instant.

Le salon des Duverger.

* *Duverger, ses sœurs, Gisèle et Marie-Louise sont maintenant assis dans le salon. Le disque que joue le phonographe n'est pas du meilleur goût. C'est une chanson comique avec éclats de rire.*

* *Gisèle regarde du coin de l'œil Duverger gêné. Celui-ci envoie un sourire timide dans la direction de ...*

* *... Marie-Louise, qui baisse les yeux.*

* *Personne ne parle, personne ne rit, sauf le chanteur invisible dont les éclats de rire résonnent sinistrement.*

L'atelier de pose chez le photographe.

* *Félix est debout, le coude appuyé sur le fauteuil de pose. Devant lui, le père de Lucie sortant d'un voile noir, s'apprête à opérer.*

LE PÈRE, *regardant en l'air.* — Est-ce qu'on le risque?

FÉLIX, *impatient.* — Risquons-le!

LE PÈRE. — Non! Non! Je crains bien qu'il faille remettre cette séance à plus tard.

FÉLIX, *ravi.* — C'est ça! Remettons!

Derrière le père qui arrange son appareil Lucie fait des mines à Félix. A ce moment, un rayon de soleil paraît.

LE PÈRE, *bondissant.* — En place! C'est l'instant! C'est le moment! Profitons-en! *(Félix résigné, reprend la pose.)* Attention! Ne bougeons plus!

En entendant cette phrase, Lucie ne peut tenir son sérieux...

Le salon des Duverger.

* *Le phonographe joue toujours. Marie-Louise et Duverger ont quitté la pièce. Juliette s'approche de la porte donnant sur le couloir et tente d'écouter ...*

* *... Duverger qui parle à Marie-Louise sur le pas de la porte d'entrée. On continue d'entendre le phonographe.*

DUVERGER. — Voulez-vous que j'appelle une voiture?

MARIE-LOUISE. — Non, restez ici.

DUVERGER, *à voix basse.* — Eh bien cette première entrevue s'est bien passée n'est-ce pas?

MARIE-LOUISE, *sans conviction.* — Très bien.

Ils se regardent. A ce moment le son du phonographe est interrompu.

DUVERGER. — Très bien, n'est-ce pas?

MARIE-LOUISE. — Oui, mais n'en parlons pas ici.

DUVERGER. — Vous avez raison. *(Tendrement:)* Au revoir.

MARIE-LOUISE. — Au revoir.

* *Dans le salon, Juliette qui épiait la sortie de Marie-Louise, se retourne en entendant la voix de sa sœur.*

VOIX DE JEANNE. — Juliette! Viens vite! Viens voir!

Juliette court vers sa sœur qui est auprès de la fenêtre à travers laquelle on voit ...

* *... sur le trottoir d'en face, Armand qui se promène comme s'il attendait quelqu'un.*

JULIETTE. — Ce serait trop beau!

JEANNE. — C'est le ciel qui l'envoie!

Au fond, Armand s'est arrêté. Sans doute a-t-il vu Marie-Louise.

* *Les deux sœurs voient Armand qui part rapidement dans la direction prise par Marie-Louise (que nous ne voyons pas). Elles se retournent en entendant Duverger qui rentre, venant du couloir. Elles quittent aussitôt la fenêtre et l'une d'elles se remet à chanter l'air du cotillon. L'autre l'imite en esquissant un pas de danse autour de Duverger. Gisèle intriguée va à la fenêtre. Duverger est surpris de cette manifestation de gaieté que Gisèle, à la fenêtre, ne partage visiblement pas.*

Le jardin public.

* *Deux officiers, assis sur des chaises et désœuvrés voient Marie-Louise qui traverse lentement le jardin public.*

PREMIER OFFICIER. — Dis donc, elle a l'air tout triste, la blonde.

DEUXIÈME OFFICIER. — Faudrait peut-être la consoler.

PREMIER OFFICIER. — Trop tard! Il y a déjà une consolation qui la suit.

DEUXIÈME OFFICIER. — Mais, c'est la Verne! Comme par hasard...

Armand, en effet, est apparu, suivant discrètement Marie-Louise qui ne l'a pas vu. Marie-Louise s'arrête, Armand aussi.

PREMIER OFFICIER. — Mais, qu'est-ce qu'il attend?

DEUXIÈME OFFICIER. — Eh bien! c'est le moment! *(Comme s'il parlait à Armand:)* Vas-y!

Armand, continuant de marcher, dépasse Marie-Louise.

PREMIER OFFICIER. — C'est ça. Dépasse-la. A présent, tu te retournes...

Au loin, Armand semble suivre les indications de ses camarades.

DEUXIÈME OFFICIER. — Ah! quelle bonne surprise! Bonjour, chère madame...

PREMIER OFFICIER. — Bonjour, monsieur.

Marie-Louise a salué Armand et, le laissant sur place, repart.

DEUXIÈME OFFICIER. — Quoi? Il la laisse partir? Alors, la Verne, mon ami? Il y a plus d'amour?

Au fond, Armand se remet en marche et suit Marie-Louise. Il la rattrape.

PREMIER OFFICIER. — Mais non! Tu vas justement dans la même direction. Comme ça se trouve bien!

DEUXIÈME OFFICIER. — Vous permettez, chère madame?

★

Porche de l'église. Au fond, une place.

* *La place devant l'église est déserte. Armand et Marie-Louise marchent à présent côte à côte. Sous le porche de l'église, deux dames qui faisaient la causette les observent.*

PREMIÈRE DAME. — Il a dansé toute la soirée avec elle, la nuit dernière.

DEUXIÈME DAME. — Et ils sont encore ensemble aujourd'hui.

PREMIÈRE DAME. — Un véritable roman...

DEUXIÈME DAME. — ...dont il est facile de prévoir la fin.

Au fond, Marie-Louise et Armand sont passés.

★

Une allée dans une forêt.

* *Une longue allée dans une forêt. Au loin, Armand continue sa promenade avec Marie-Louise. Il s'arrête, s'approche d'elle. On entend les voix d'une fille et d'un garçon, qui semblent sortir d'un buisson. Un tandem est appuyé contre le buisson. Un canotier (tel qu'en portaient les belles cyclistes d'autrefois) est accroché à la selle du tandem.*

LA FILLE. — Je vous dis qu'il va l'embrasser.

LE GARÇON. — Je me demande ce qu'il attend.

LA FILLE. — Elle ne veut peut-être pas!

LE GARÇON. — Alors qu'est-ce qu'elle vient faire dans les bois?

LA FILLE. — Elle vient se promener, comme tout le monde.

LE GARÇON. — Avec un lieutenant de dragons? Vous allez voir... Là, il lui prend la main.

LA FILLE. — C'est un progrès.

LE GARÇON. — Et après la main, il lui prendra la taille... Ah non! Elle s'écarte...

LA FILLE. — Il y a des hommes qui ne savent pas s'y prendre.

★

Une guinguette en plein air. Nuit.

* *Au loin, auprès d'un pavillon, dans une clairière éclairée par des lampions, quelques couples dansent. Du groupe des danseurs se détachent Félix et Lucie qui courent vers une tonnelle près de laquelle on découvre Armand.*

FÉLIX, *à Armand.* — Alors, tu ne danses pas?

ARMAND. — Mais non, mon ami, nous ne sommes pas ici pour nous amuser. *(Il va rejoindre Marie-Louise assise seule devant une table au centre de la tonnelle. Félix et Lucie s'en vont vers la tonnelle voisine.)* Est-ce que j'ai le droit de m'asseoir près de vous? *(Marie-Louise le regarde ironiquement sans répondre. Il s'assied. Il va pour parler. Elle le regarde encore. Il y renonce. Il va pour lui prendre la main, puis la retire, comme s'il se surprenait lui-même en faute.)* Mais non! Je n'oublie pas mes promesses! *(Comme s'il récitait une leçon:)* Je ne vous trouve pas jolie. Je ne suis pas amoureux de vous. En somme, une bonne journée. *(Marie-Louise rit; c'est la première fois, sans doute.)* Enfin, vous avez ri! Qu'est-ce que je vous disais? Ce qui vous manque, c'est un confident, un véritable ami. Mais je ne vous connais pas encore!... Donnez-moi votre main. *(Il prend la main que Marie-Louise lui donne.)* Si je vous faisais la cour, je porterais aussitôt cette main à mes lèvres... *(Il approche ses lèvres de la main de Marie-Louise.)* Et vous vous fâcheriez, n'est-ce pas? *(Il la regarde, elle ne bouge pas.)*. Eh bien, ne vous fâchez pas! *(Il se penche vers la main de Marie-Louise.)* Vous permettez...

MARIE-LOUISE — Vous lisez les lignes de la main?

ARMAND. — Ne le dites à personne. C'est mon secret.

* *Quittant Armand et Marie-Louise, nous voyons dans la tonnelle voisine, Félix penché pareillement sur la main de Lucie.*

FÉLIX. — Croyez-moi, je m'y connais. Il me suffit d'un seul coup d'œil!

LUCIE. — C'est le début d'un grand amour?

FÉLIX. — Vous ne voyez pas? Ici la première rencontre, ici le premier baiser... Ici...

Il la regarde tendrement.

LUCIE. — Ensuite?

FÉLIX. — Ensuite...

Il hésite.

LUCIE. — Est-ce que j'aurai beaucoup d'enfants?

* *Dans l'autre tonnelle, Armand laisse retomber la main de Marie-Louise. Un début d'intimité s'est établi entre eux. Armand devient plus tendre.*

ARMAND. — Mais il y a mieux que les lignes de la main... C'est de lire la pensée dans les yeux.

MARIE-LOUISE. — Cela, je peux le faire aussi bien que vous.

ARMAND. — Alors, regardez les miens. Plus près.

Il est si près de Marie-Louise qu'il pourrait l'embrasser. Mais elle se recule.

MARIE-LOUISE. — Si vous approchez trop, je ne vois rien.

ARMAND. — Vous ne voulez pas voir. Vous ne voulez pas comprendre. A vrai dire je ne comprends pas moi-même. C'est la première fois qu'une femme m'inspire un tel sentiment. Je ne pense qu'à gagner son amitié, je voudrais mériter sa confiance.. *(Marie-Louise sourit.)* Marie-Louise, je n'ai pas de chance! Vous ne voulez pas me croire!

* *Dans la tonnelle voisine, Félix et Lucie s'embrassent. Au fond, apparaît Rodolphe qui s'arrête à l'entrée de la tonnelle.*

RODOLPHE. — Mais c'est le lieutenant Leroy! Tout seul avec du champagne. Vous m'attendiez, ma parole?

Félix se lève et, se plaçant devant Lucie, la cache aux yeux de Rodolphe.

FÉLIX. — Non! Non!

RODOLPHE. — On peut entrer?

FÉLIX. — Je vous en prie, mon cher. Je ne suis pas seul, vous comprenez.

Il s'avance vers Rodolphe qui part à reculons vers l'autre tonnelle.

RODOLPHE. — Je comprends! Je comprends... Je vous laisse. Excusez-moi...

Dans l'autre tonnelle, Marie-Louise et Armand voient arriver Rodolphe qui recule pas à pas tout en parlant à Félix et qui ne le voit pas.

RODOLPHE, *à Félix.* — Je voulais seulement vous demander s'il y avait du nouveau...

VOIX DE FÉLIX. — A quel propos?

RODOLPHE. — ... De la nuit dernière. La dame rencontrée au bal...

VOIX DE FÉLIX. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

RODOLPHE. — Mais ce n'est pas un mystère! Toute la ville parle déjà de votre ami Armand... Et de sa nouvelle conquête... *(Sans doute, Félix a-t-il pu se faire enfin comprendre par un signe désespéré. Rodolphe fait un tour sur lui-même et finit par apercevoir Armand et Marie-Louise assis non loin de lui.)* Oh! bonsoir, mon cher la Verne... Quelle bonne surprise... Je ne vous avais pas vu...

Il se trouble. Armand se lève, menaçant. Rodolphe part rapidement.

* *Dans la tonnelle voisine, Lucie interroge Félix du regard.*

FÉLIX, *faussement jovial.* — Mesdames, Messieurs, le champagne vous attend!

Dans l'autre tonnelle, Marie-Louise s'est approchée d'Armand.

MARIE-LOUISE. — Vous avez entendu, le champagne vous attend. *(Il la regarde, il espère encore qu'elle n'a pas compris. Mais cet espoir ne dure pas.)* Allez boire à vos conquêtes dont parle toute la ville...

ARMAND. — Non, Marie-Louise. Si vous le permettez, nous allons boire à l'amour et à ceux qui n'ont pas peur de l'amour.

MARIE-LOUISE. — Ni du mensonge, n'est-ce pas?

ARMAND. — Ni du bonheur!

Il lui a pris les mains dans un mouvement passionné. Mais Marie-Louise se libère et recule d'un pas. Elle s'efforce de sourire.

MARIE-LOUISE. — C'est vrai, monsieur de la Verne, vous n'avez pas de chance. Jamais je ne pourrai vous croire!

Elle le quitte, tandis que...

* *...Rodolphe, qui de loin a contemplé la scène, s'éloigne en jetant un regard inquiet derrière lui.*

★

Pension des officiers. Le lendemain.

* *Un officier écrit sur la glace* « Plus que vingt-six jours. » *Un capitaine se tourne vers la glace, puis vers les lieutenants qui entourent la table d'hôte. Félix et Armand sont parmi eux.*

LE CAPITAINE. — Qu'est-ce que ça veut dire : « Plus que vingt-six jours? »

FÉLIX. — Dans vingt-six jours, c'est le départ. Les grandes manœuvres!

UN LIEUTENANT. — Et la veille, il y aura un drôle de gueuleton!

UN AUTRE. — Et c'est pas nous qui paierons, n'est-ce pas, Armand?

UN AUTRE. — Mais, qui est la femme?

Armand ne répond pas. Ses camarades connaissent les termes du pari mais non pas le nom de celle qui en est l'objet. Des voix crient: « Qui est-ce?... Le nom! » *Armand secoue la tête négativement.*

UNE VOIX. — Messieurs, s'il ne le dit pas, c'est qu'il a déjà gagné!

L'ordonnance d'Armand vient d'entrer, portant un bouquet de fleurs et une lettre.

L'ORDONNANCE. — Qu'est-ce qu'il faut que j'en fasse, mon lieutenant? Elle n'en veut pas non plus!

Eclat de rire général. On console Armand de sa mauvaise fortune.

VOIX DIVERSES. — Tout est foutu! C'est la déroute! Haut les cœurs!

Félix et un autre officier se tournant vers...

* *... la bouteille habillée en femme.*

VOIX DES OFFICIERS. — Ingrate, cœur de pierre, comment peux-tu résister?

★

Au café. La salle de billard. Nuit.

* *Armand et Félix jouent au billard. Armand réfléchit pendant que Félix attend le moment de jouer à son tour.*

ARMAND. — Qu'est-ce que tu ferais à ma place?

FÉLIX. — J'apprendrais à jouer au billard.

ARMAND. — Ce n'est pas du billard que je te parle. Tu me croiras si tu veux, avec cette femme-là, je ne sais pas comment m'y prendre.

FÉLIX. — Alors, ça devient grave.

ARMAND. — Non... mais il faudrait trouver la bonne tactique.

FÉLIX. — Moi, je jouerais bille en tête.

ARMAND. — Pas avec elle... Au contraire, je crois qu'il faut jouer fin, très fin...

★

Intérieur d'une église. Jour.

* *C'est pendant la messe. Peu de fidèles. Marie-Louise est agenouillée. Derrière elle, Armand glisse une rose dans son sac à main. Marie-Louise se rassied. Armand se met à genoux de façon à être le plus près possible d'elle, Elle se retourne, le reconnaît et part rapidement. Armand ne bouge pas.*

* *A la porte de l'église, un pauvre tend la main. Marie-Louise cherche dans son sac, y trouve une rose épanouie. Marie-Louise part en regardant la rose. Elle se rend compte qu'elle a oublié le mendiant. Elle revient, donne une aumône au mendiant et s'enfuit, comme si elle était poursuivie, emportant la rose.*

★

Chambre de Marie-Louise. Le soir.

* *... et, le soir venu, elle prend la rose dans le vase où elle l'a gardée et l'accroche à son corsage. Elle est en robe de soirée et Duverger, en habit, est assis auprès d'elle.*

DUVERGER. — Et je leur ai dit que j'allais au théâtre!

MARIE-LOUISE. — Vraiment?

DUVERGER. — Et toutes les deux se sont exclamées : « Mais tu n'aimes pas la musique! » Et vous savez ce que j'ai dit? « La personne avec qui je vais, l'aime. »

MARIE-LOUISE. — Elles vous ont demandé : « Qui est cette personne? »

DUVERGER. — Et je n'ai pas répondu... Mais elles ont compris!

★

Une salle de théâtre. Le même soir.

** M. Monnet et Gisèle sont à l'orchestre. M. Monnet s'est assoupi. Près de Gisèle on découvre Rodolphe qui sourit à la jeune femme.*
** Dans une baignoire de côté, Duverger est auprès de Marie-Louise qui écoute distraitement un duo qui vient de la scène où se joue un opéra-comique.*
** A une entrée de l'orchestre de l'autre côté, Armand paraît, en retard.*
** Marie-Louise voit Armand, détache la rose qu'elle porte à son corsage et la laisse tomber. Duverger s'en aperçoit. Il se baisse pour la ramasser.*
** Armand s'assied sur un strapontin qui fait un bruit épouvantable. Son regard qui parcourt la salle se pose sur ...*
** ... Marie-Louise, seule, dans sa loge.*
** Armand, ravi, se lève afin de rejoindre Marie-Louise. A ce moment il voit ...*
** ... Duverger qui, ayant ramassé la rose, se rassied. Il tend la fleur à Marie-Louise qui la refuse d'un geste discret.*
** Armand, ayant vu Duverger, se rassied aussi. Ses voisins manifestent leur mécontentement.*
** Duverger, qui s'est mépris sur le refus de Marie-Louise, avec un sourire reconnaissant, met la rose à sa boutonnière. Il serre tendrement la main de Marie-Louise.*
** Voyant cela, Armand furieux, se lève. Le strapontin crie. Les voisins protestent. Armand quitte la salle, remarqué par toute l'assistance.*

☆

Pension des officiers. Jour.

** C'est la fin du déjeuner. Quelques officiers sont encore à table. Armand n'est pas là. Sur la glace, l'inscription : « Plus que vingt-quatre jours. » Au fond, Rodolphe passe la tête dans l'encadrement de la porte ouverte.*

RODOLPHE, *aux officiers.* — Il faudra au moins vingt bouteilles de champagne.
UN OFFICIER. — Pourquoi?
RODOLPHE, *facétieux.* — Pour le dîner que vous allez nous offrir bientôt!

On lui jette des projectiles divers : serviettes, croûtons ... Il disparaît, enchanté de sa plaisanterie.

☆

Chambre de Marie-Louise. Jour.

** Amélie ouvre les volets de la chambre de Marie-Louise. On entend la fanfare du régiment qui passe dans la rue.*

Dans la boutique de Marie-Louise.

** Dans la boutique de modes, une cliente essaie un chapeau. Marie-Louise, qui est auprès d'elle, se tourne vers la vitrine derrière laquelle défilent les dragons. Elle ne voit pas ...*
** ... Gisèle Monnet qui s'est arrêtée devant la vitrine et qui l'observe.*
** Marie-Louise voit Armand passer à la tête de ses cavaliers. Elle le suit des yeux involontairement et se trouve face à face avec Gisèle qui la salue avec ironie.*

★

Une salle de bal.

** Gisèle en robe du soir est au bras de Rodolphe en habit. Derrière eux des couples dansent. C'est le bal du Colonel, événement qui, chaque saison, attire toute la société de la ville.*

GISÈLE. — Elle le regardait avec des yeux... Elle est sa maîtresse, mon cher! C'est écrit sur sa figure.
RODOLPHE, *souriant.* — J'attends des preuves.
GISÈLE. — Ce n'est pas elle qui vous le dira.
RODOLPHE, *mystérieux.* — Je le saurai.

** Un peu plus loin, Armand et Félix en grande tenue, conversent dans l'embrasure d'une fenêtre, indifférents aux danseurs qui les entourent.*

ARMAND. — Quand je la vois, elle n'est jamais seule.
FÉLIX. — Et quand elle est seule?
ARMAND. — Elle ne veut pas me voir.
FÉLIX. — Je ne savais pas que tu étais si timide.
ARMAND. — Moi non plus...

Pendant ce dialogue, les deux sœurs Duverger sont passées derrière Félix et Armand qu'elles ont remarqués.
** Près d'une autre fenêtre, Duverger tient compagnie à Marie-Louise. Il fait montre d'une gaieté qu'elle ne partage pas.*

DUVERGER. — Elles m'ont dit : « Il paraît que Mme Rivière vient au bal du Colonel, ce soir » et j'ai répliqué en les regardant bien en face : « Oui, c'est moi qui l'ait fait inviter. » Et savez-vous ce qu'elles ont répondu? : « Quelle bonne idée! »

Pendant qu'il rit, ses sœurs apparaissent derrière lui, très aimables, trop aimables.

JULIETTE, *à Marie-Louise.* — Chère madame, nous venons vous délivrer.
JEANNE. — Ne vous laissez pas accaparer!
JULIETTE. — Victor est un égoïste!
JEANNE. — Et pour sa punition, il me fera danser!

Elle s'empare du bras de Duverger qui proteste et l'entraîne. Juliette, en riant, emmène Marie-Louise qu'elle prend amicalement par la main.

Félix a vu la scène qui vient de se passer.

FÉLIX, *à Armand.* — Regarde! Elle a échappé à son gardien.

ARMAND. — Mais la sœur le remplace.

FÉLIX. — Je me dévoue!

ARMAND. — Tu ferais ça pour moi?

FÉLIX. — J'invite la sœur à danser! *(Ils attendent que Juliette et Marie-Louise arrivent près d'eux. Félix s'incline devant Juliette.)* Mademoiselle...

JULIETTE. — Deux jeunes gens dans un coin, un soir de bal? N'avez-vous pas honte? Monsieur Leroy, invitez-moi, je vous prie. Monsieur de la Verne, je croyais que vous connaissiez Mme Rivière? Alors, qu'attendez-vous?

FÉLIX. — Mademoiselle, je n'osais pas...

JULIETTE, *à l'intention d'Armand.* — Il faut toujours oser, monsieur!

Elle part en dansant. Armand reste face à face avec Marie-Louise qui semble fascinée par lui. Ils demeurent un instant interdits, avancent l'un vers l'autre comme s'ils étaient inconscients. Puis, lentement, Armand prend Marie-Louise dans ses bras et l'entraîne.

* *Armand et Marie-Louise valsent. Il n'ose pas la regarder. Elle ferme les yeux. Il semble que plus personne ne soit autour d'eux. Armand et Marie-Louise dansent plus lentement, à demi dissimulés par les plantes vertes d'un jardin d'hiver où la valse les a conduits et où ils se trouvent seuls. Leurs bouches se joignent. Marie-Louise s'écarte d'Armand qui la retient passionnément.*

MARIE-LOUISE. — Je vous en supplie! Laissez-moi partir.

ARMAND. — J'ai attendu cette minute trop longtemps.

MARIE-LOUISE, *essayant de sourire.* — Nous ne nous connaissions pas il y a une semaine...

ARMAND. — Cette semaine-là a duré toute une vie.

MARIE-LOUISE. — Si l'on entrait, si l'on vous voyait me retenir...

ARMAND. — Toute le monde saurait ce que vous refusez de croire.

MARIE-LOUISE. — Tout le monde croirait que je vous aime aussi.

Armand ouvre ses mains, libère Marie-Louise. Il est sûr de sa victoire à présent.

ARMAND. — Partez donc! *(Elle ne bouge pas.)* Qu'attendez-vous? Vous êtes libre!

Marie-Louise lève les yeux vers lui.

MARIE-LOUISE. — Non, je ne le suis pas.. même si vous lâchez ma main... *(Le visage d'Armand s'illumine. Il reprend Marie-Louise dans ses bras.)* Voilà pourquoi je ne peux plus vous voir.

ARMAND. — Moi aussi, je voudrais vous fuir et je reviens vers vous! Revoyez-moi demain. Une fois, une seule... C'est tout ce que je demande...

MARIE-LOUISE. — A quoi bon?

Elle recule devant Armand qui la suit.

ARMAND. — Demain, au coin de votre rue. Dès qu'il fera nuit... Je serai là...

Marie-Louise, en reculant, a gagné un couloir dans lequel elle disparaît parmi les danseurs. Au moment où Armand veut la suivre, il se heurte à Duverger qui l'arrête.

DUVERGER. — N'allez pas par là, monsieur de la Verne, je crois que vous faites fausse route.

ARMAND. — C'est possible, cher monsieur, mais j'aime aller droit devant moi.

DUVERGER. — Un cavalier doit savoir qu'il y a des obstacles qu'on ne peut franchir.

ARMAND. — Quand on ne peut les franchir, monsieur, on prend un autre chemin.

Il part vers l'intérieur du jardin d'hiver. Duverger l'arrête à nouveau.

DUVERGER. — Ne plaisantons pas, monsieur de la Verne.

ARMAND. — Je suis aussi sérieux que vous.

DUVERGER. — Vous savez parfaitement de quoi il est question.

ARMAND. — Je vous défie bien de le dire.

DUVERGER, *plus bas.* — Renoncez, je vous le conseille, à poursuivre la personne qui vient de sortir d'ici.

ARMAND. — Pour avoir le droit de me donner ce conseil, monsieur, il faudrait que vous soyez son frère... ou son mari. Et vous n'êtes, que je sache, ni l'un ni l'autre.

Il part vers le fond et disparaît dans la foule des danseurs parmi lesquels Rodolphe et Gisèle sont les seuls à comprendre ce qui vient de se passer.

★

Une rue. Le jour suivant.

* *Le lendemain pendant qu'un peloton de cavalerie défile à travers la ville ...*

Dans le bureau de Duverger.

* *... les deux sœurs Duverger s'affairent autour d'une corbeille à papiers renversée sur la table du bureau de leur frère. Elles reconstituent les morceaux d'une lettre déchirée.*

JULIETTE. — Qu'est-ce qu'il te manque?

JEANNE. — Quelque chose comme un bec de canard.

JULIETTE. — Ça?

L'autre regarde le papier dont elle essaie de déchiffrer le texte.

JEANNE. — « Monnet... mon cher Monnet... » C'est une lettre à Monnet.

JULIETTE, *tendant à sa sœur un autre fragment de papier.* — Voilà ton bec de canard!

JULIETTE, *lisant.* — « ... Une affaire... *(Elle assemble deux papiers.)* ... d'honneur... » Une affaire d'honneur!

JULIETTE — C'est bien cela! C'est un duel!

La chambre de la Préfète.

* *Chez la Préfète, à l'heure du petit déjeuner auquel assiste le fiancé d'Alice. Alice sanglote dans son mouchoir.*

LE FIANCÉ. — Alice était bouleversée, Madame, et si nous n'avions pas été là...

LA PRÉFÈTE — Ils se sont vraiment querellés?

LE FIANCÉ. — Oui, Alice a cru qu'ils allaient se battre.

ALICE. — Juste avant mon mariage!

LA PRÉFÈTE. — M. Duverger qui doit être ton témoin!

Une salle d'armes.

* *Duverger et le maître d'armes traversent une salle où deux jeunes élèves font un assaut.*

DUVERGER. — Vous dites six mois...

LE MAITRE D'ARMES. — Pour tenir une épée, six mois, c'est un minimum.

DUVERGER, *montrant les escrimeurs.* — Et ces jeunes gens...

LE MAITRE D'ARMES. — Trois ans d'assaut, tout au plus. Des débutants. Mais prenez une fine lame, par exemple le lieutenant de la Verne..

DUVERGER, *feignant l'indifférence.* — Ah! le lieutenant de la Verne est...

LE MAITRE D'ARMES. — Oh! *(Un temps.)* Un champion!

DUVERGER. — C'est bon. Je vais réfléchir.

Derrière lui, un des escrimeurs crie : « Touché! » *Duverger sursaute comme s'il était touché lui-même.*

Un stand de tir.

* *Un stand de tir en plein air. Des soldats vont et viennent. Armand, très agité, mais souriant, tourne autour de Félix qui s'entraîne à tirer au revolver.*

ARMAND. — Et je lui ai dit : « Etes-vous son frère ou son mari? » Qu'est-ce que tu voulais qu'il réponde?

FÉLIX. — Si on m'avait dit ça, à moi, je sais bien comment j'aurais répondu.

ARMAND. — Comment?

FÉLIX. — Comme ça.

Il montre son revolver et tire. Armand regarde la cible qui probablement est indemne.

ARMAND. — Ça ne m'aurait pas fait grand mal.

Félix, vexé, s'apprête à tirer de nouveau.

FÉLIX. — Et comment cela finira-t-il?

ARMAND. — Qu'est-ce que tu veux q je fasse? Le tuer...

FÉLIX. — C'est peut-être lui qui te tu rait.

Il tire à nouveau. Même jeu d'Armand q regarde au loin et rit.

ARMAND. — S'il tire comme toi, je risque rien.

Félix tire encore. Armand rit de plus bel Il est vraiment de bonne humeur.

FÉLIX. — Ça te fait rire?

ARMAND. — Oh! non, ça n'est pas cause de toi... Je suis heureux, je la vo ce soir.

FÉLIX. — Tu crois qu'elle viendra?

ARMAND. — Cette fois j'en suis sûr. *(F lix tire encore sans succès. Armand prend le revolver des mains.)* Laisse moi, celle-là.

FÉLIX, *vexé.* — Oh! je sais que tu tir bien!

ARMAND. — C'est pas pour ça! C'é pour connaître l'avenir. Je veux savoir je réussirai. *(Il tire sans prendre la pei de viser. Puis. triomphant:)* Qu'est- que tu en penses?

FÉLIX, *sérieux.* — Je pense que tu tort.

ARMAND. — A propos de Marie-Louis

FÉLIX. — Risquer un scandale po gagner un dîner!

ARMAND. — Le pari, je m'en moque!

FÉLIX. — Alors?

ARMAND. — Alors, tu ne compren pas?

FÉLIX, *stupéfait.* — Tu l'aimes? Tu capable d'aimer une femme, toi? *(Arma éclate d'un rire heureux qui est une r ponse à la question de son ami.)* m'étonnes!

Il tire une dernière balle. A son souri triomphant, on voit qu'il a fait mouche, enfi

ARMAND. — Toi aussi!

★

Le bureau du Préfet.

* *Le Préfet est au téléphone entouré de la Pr fète, Alice et son fiancé.*

LE PRÉFET. — « Oui, mon cher colonel Au sujet d'un de vos officiers *(Pause* Oui, mon colonel : le lieutenant de Verne. » *(Pause et explosion à l'aut bout du fil. Le Préfet se tourne vers femme.)* Il est au courant... *(Au té phone:)* « Ah; oui, oui, oui... »

Le bureau du Colonel.

* *Le Colonel parle au téléphone, entouré de Colonelle et de Juliette Duverger.*

LE COLONEL. — « ... Au revoir, mo

sieur le Préfet, comptez sur moi. » *(Il raccroche et se tourne vers son ordonnance.)* Allez dire au quartier que je veux voir le lieutenant de la Verne.

Mlle Duverger embrasse la Colonelle. Elle ne doute pas qu'elle vient de sauver la vie de son frère.

★

Chez Armand et Félix.

* *L'ordonnance d'Armand, un vase de fleurs dans les bras rejoint Armand, perplexe, une bouteille de champagne à la main.*

ARMAND. — Du champagne... Ça fait un peu noceur, tu ne crois pas?

L'ORDONNANCE, *jovial.* — C'est ce qu'il faut!

ARMAND. — Tu n'y comprends rien.

Il sort rapidement et va ...

* *... chez Félix qui étudie un cours de géométrie, instruments en mains.*

ARMAND. — Dis-moi, le champagne, tu ne crois pas que c'est un peu... déplacé?

FÉLIX, *évasif.* — Quand une femme vient chez toi...

ARMAND. — Justement, s'il s'agissait de n'importe quelle femme... Mais elle, je ne sais pas.

FÉLIX, *criant.* — Si tu ne sais pas, comment veux-tu que je sache!

Armand retourne ...

* *... dans sa chambre où l'ordonnance l'attend.*

ARMAND. — Non, pas de champagne!

L'ORDONNANCE. — Je le remporte.

ARMAND. — Oui. *(Se ravisant:)* Non! laisse-le là... Les fleurs? Après tout, je me demande si des fleurs? Oui, des fleurs!

L'ORDONNANCE. — Oh! oui, des fleurs!

Armand, posant les fleurs sur la commode, découvre une boîte qu'il ouvre et qui est pleine de gants de femme.

ARMAND. — Oh! les gants! Le sien ne doit pas rester avec les autres.

Il pose le gant de Marie-Louise sur les fleurs et emporte les autres gants chez ...

* *... Félix qui continue à étudier.*

ARMAND. — Dis-moi, les gants, je les mets chez toi?

FÉLIX. — Mais qu'est-ce que tu veux que j'en f...?

ARMAND. — Ce que tu voudras... Mets-les au feu!

FÉLIX. — Fais-le toi-même! *(Félix se lève furieux. Puis hurlant:)* Et puis je ne veux plus te voir, tu entends?

Armand revient dans sa chambre ...

* *... où fébrilement, il donne les dernières instructions à son ordonnance.*

ARMAND. — Alors, tu as bien compris : dès que la nuit tombe, tu allumes les bougies. Pas d'électricité! Tu jettes un dernier coup d'œil... *(Il jette lui-même un coup d'œil.)* Bon Dieu! Les lettres! *(Il tire le tiroir d'une commode qui est plein de lettres et le sort du meuble.)* Il faut brûler toutes ces lettres!

L'ORDONNANCE. — Ça va faire de la fumée.

ARMAND. — C'est vrai! Pas de fumée, pas de fumée!

L'ORDONNANCE. — Alors, qu'est-ce qu'on en fait?

Armand prend le tiroir des mains de l'ordonnance va vers la chambre de Félix, mais s'arrête.

ARMAND. — Porte ça chez le lieutenant Leroy!

La boutique de Marie-Louise.

* *Marie-Louise transporte d'un comptoir à un autres divers objets qu'elle donne à Amélie qui les range. Duverger, au milieu de la boutique, va et vient avec elle. Il semble préoccupé. Marie-Louise est gaie et alerte. C'est la première fois que nous la voyons vraiment heureuse.*

DUVERGER. — Je parle très sérieusement, nous partons pour Paris cet après-midi...

MARIE-LOUISE. — Si vous devez aller à Paris, allez-y tout seul.

DUVERGER. — Je vous assure qu'un changement d'air vous ferait du bien.

MARIE-LOUISE, *riant.* — Je me porte à merveille.

DUVERGER. — Cette vie de province est si monotone. Nous devons nous distraire de temps en temps.

MARIE-LOUISE. — Nous étions encore au bal hier soir...

DUVERGER. — N'êtes-vous pas fatiguée de voir toujours les mêmes figures?

MARIE-LOUISE. — Réfléchissez. Nous ne pouvons pas partir ensemble en voyage!

DUVERGER. — Pourquoi pas?

MARIE-LOUISE. — Tout le monde le saurait...

DUVERGER. — Bah! Voilà qui m'est bien égal!

MARIE-LOUISE. — Pensez à ce que l'on dirait...

DUVERGER. — Je me moque de ce que disent les gens!

* *Une dame qui s'est arrêtée devant la devanture entre à ce moment. Duverger se retourne et change d'attitude. Il salue la dame qui lui rend son salut.*

DUVERGER, *à Marie-Louise.* — Au revoir, chère madame. Puis-je espérer votre réponse aujourd'hui même?

MARIE-LOUISE. — Rien ne presse, cher monsieur. Nous reparlerons de cette affaire.

DUVERGER. — Je serai à mon bureau toute la journée...

Il sort. Derrière la vitrine, il fait un geste de prière à l'adresse de Marie-Louise. La dame se retourne. Duverger salue et part.

★

Le bureau du Colonel. Le même soir.

* *Le Colonel marche de long en large devant Armand au garde-à-vous La nuit est venue. C'est l'heure à laquelle Armand espérait rencontrer Marie-Louise.*

LE COLONEL. — J'en ai assez de vos plaisanteries! Vous m'avez compris?

ARMAND. — Oui, mon Colonel.

LE COLONEL. — Vous vous abstiendrez de toute provocation à l'égard de M. Duverger.

ARMAND. — Oui, mon Colonel.

LE COLONEL. — M. Duverger est un imbécile...

ARMAND. — Oui, mon Colonel.

LE COLONEL. — ...Mais je vous interdis de vous mêler de sa vie privée!

ARMAND. — Oui, mon Colonel.

LE COLONEL. — Vous ne reverrez pas cette Mme Rivière! Vous m'en donnez votre parole?

ARMAND. — Non, mon Colonel.

LE COLONEL. — Vous dites? *(Armand ne répond pas. Le Colonel est interrompu par la sonnerie du téléphone.)* Réfléchissez, la Verne. Vous n'allez pas pour une histoire de femme... *(Nouvelle sonnerie. Il décroche le téléphone.)* « Allo... Allo... Oui... oui... Qui? *(Très aimable:)* Ah! Mais oui, c'est moi... Mais comme c'est gentil! Mais non, mon petit, je ne vous ai pas oubliée... »

Derrière le Colonel, Armand est toujours au garde-à-vous.

Au café-concert.

* *C'est Thérèse qui téléphone au Colonel, dans la salle de son café-concert, vide à cette heure-ci.*

THÉRÈSE, *faisant du charme.* — « Vous aviez promis de venir m'entendre un soir... Un officier n'a qu'une parole... Mais je vous cacherai dans un petit coin... »

Bureau du Colonel.

* *Le Colonel, au téléphone sourit, flatté par l'insistance de la jeune chanteuse.*

LE COLONEL, *flirtant.* — « Dans un petit coin? Oui, oui... D'accord... A bientôt... » *(Le Colonel raccroche l'appareil. Son sourire tombe quand son regard se pose à nouveau sur Armand. Sévèrement:)* Qu'est-ce que je disais?

ARMAND. — « Pour une histoire de femme... »

LE COLONEL. — Ah! oui! Vous avez réfléchi?

ARMAND. — Je regrette, mon Colonel. Je n'ai pas changé d'avis.

LE COLONEL. — Vous n'avez pas assez réfléchi! Je vais vous donner plus de temps. Vous savez qu'un détachement part dans une heure pour préparer les étapes?

ARMAND. — Oui, mon Colonel.

LE COLONEL. — Vous en prendrez le commandement. Deux semaines en plein air, ça vous changera les idées. *(Explosant:)* Et pendant ce temps là, on me fichera peut-être la paix! Je n'entendrai plus parler de vous, de M. Duverger, de sa sœur, du Préfet, de sa fille, de sa femme... et de la mienne!

La porte s'ouvre. La Colonelle paraît, très aimable.

LA COLONELLE. — Vous me demandez, mon ami?

★

La boutique de Marie-Louise. La nuit.

* *Quelques instants plus tard, Armand passe devant la boutique de Marie-Louise. Il confie son cheval à son ordonnance et saute à terre. Il entre dans la boutique où une dame est en train d'essayer une voilette que vient de lui présenter Marie-Louise.*

ARMAND, *à Marie-Louise.* — Bonsoir, madame.

MARIE-LOUISE. — Bonsoir, monsieur.

LA DAME, *à la voilette.* — N'auriez-vous pas une voilette un peu plus transparente?

MARIE-LOUISE. — Je vais vous en montrer d'autres, madame.

Armand espérait trouver Marie-Louise seule. Il s'impatiente.

ARMAND. — Je ne puis rester qu'un instant, madame. Excusez-moi. Mes hommes m'attendent. Je dois partir... Ordre du colonel. Je n'ai pas voulu passer devant chez vous sans vous dire adieu.

Un silence. Marie-Louise souffre, comme Armand, de ne pouvoir parler librement.

MARIE-LOUISE. — Vous partez?

ARMAND. — Pour quelques jours... Une ou deux semaines.

MARIE-LOUISE. — Une ou deux semaines?...

ARMAND. — Au revoir, madame. *(Il part et s'arrête.)* Je voulais vous dire... je ne sais plus... Au revoir, madame.

Marie-Louise le regarde partir. La femme assise se met à rire.

* *Elle relève sa voilette : c'est Gisèle Monnet.*

GISÈLE, *riant.* — Comme il a bien joué sa scène! Embarras, timidité, c'était par-

fait. A l'entendre, on jurerait qu'il est amoureux de vous!

★

Café-concert. Nuit.

* *Thérèse chante en se promenant dans la salle. Elle se dirige vers Rodolphe debout auprès d'une table où sont assis Félix et Lucie. Comme Rodolphe bavarde, Thérèse s'interrompt et se tourne vers l'accompagnateur.*

THÉRÈSE. — Un instant de silence, Antoine! La musique empêche M. Chartier de parler.

RODOLPHE. — Continue, ma belle, tu ne me gênes pas. *(A Félix:)* Alors, notre ami la Verne, avant de partir, est-ce qu'il avait gagné?

FÉLIX. — Si on vous le demande, vous répondrez que c'est un secret.

LUCIE. — Quel seret?

RODOLPHE. — Si vous ne répondez pas, c'est qu'il a perdu.

FÉLIX, *oubliant le secret.* — Ce n'est pas juste... On devrait annuler le pari!

LUCIE. — Quel pari?

RODOLPHE. — Ça ne regarde pas les enfants!

THÉRÈSE, *à Rodolphe.* — Alors? On peut continuer.

Elle commence à chanter une chanson sentimentale dont la mélodie semble parvenir jusqu'à ...

★

* *... Marie-Louise, seule, à la fenêtre de sa chambre. La nuit est venue.*

★

* *Les jours passent. A la pension des officiers on lit sur le miroir :* « Plus que quatorze jours avant les grandes manœuvres. »

★

* *Et, chaque jour, Marie-Louise guette l'arrivée du facteur qui lui apporte une lettre d'Armand.*

★

* *Il ne reste plus que neuf jours avant les grandes manœuvres, quand, un soir...*

★

Au café-concert.

* *... Thérèse, qui chante, remarque, parmi les clients, Marie-Louise et Duverger.*
* *Duverger pose sa main discrètement sur celle de Marie-Louise qui retire la sienne avec un sourire poli. La chanson de Thérèse (et qui est celle qu'elle chantait le soir où Marie-Louise et Armand se sont rencontrés pour la première fois) s'achève.*

MARIE-LOUISE, *à Duverger.* — Voulez-vous que nous partions?

Pendant que Marie-Louise et Duverger se lèvent ...
* *... Thérèse s'approche d'une table où sont assis des officiers et des civils en compagnie de jeunes femmes. Thérèse regarde Marie-Louise qui s'éloigne.*

THÉRÈSE. — Elle doit l'aimer cette chanson-là! C'est la deuxième fois qu'elle vient l'entendre!

UNE DES FILLES. — Pour moi, ça lui rappelle des souvenirs!

UN OFFICIER. — Notre ami la Verne sans doute!

THÉRÈSE. — La Verne? Oh! la malheureuse!

UN AUTRE. — Il était en pleine offensive quand il est parti!

UN AUTRE. — Oui, mais il reviendra à l'assaut.

LE PREMIER. — Comptez sur lui!

THÉRÈSE. — Je connais le travail de la Verne! *(Reprenant les paroles de la chanson:)* Il dit « toujours », il dit « jamais... ».

Elle se coiffe d'un képi de lieutenant et recommence à chanter une strophe de la chanson en parodie, cependant que ...
* *... Duverger et Marie-Louise s'arrêtent devant la porte d'entrée. Dehors, il pleut.*

DUVERGER, *à Marie-Louise.* — Quel temps! Je vais chercher un fiacre...

Il sort. Deux sous-officiers regardent Marie-Louise et lui sourient. Marie-Louise gênée repart vers l'intérieur du café-concert. Elle s'arrête auprès d'un rideau entrouvert sur la salle où Thérèse achève sa chanson parodique.

THÉRÈSE, *saluant avec son képi.* — Je le vois d'ici! *(Remettant le képi et imitant les manières d'Armand:)* Madame, je serai pour vous un confident, un ami véritable, un frère... Appelez-moi Armand!

Tout le monde rit. Les paroles de Thérèse ont été entendues par...
* *... Marie-Louise que le rideau dérobe à la vue de Thérèse.*

THÉRÈSE, *continuant son jeu.* — Ai-je aimé jamais? J'ai cru aimer! Mais mon cœur est vierge! *(Gros éclats de rire de l'assistance.)* J'ai attendu cette minute-là trop longtemps!

* *Thérèse se tourne vers un des officiers, comme si elle était Armand lui-même.*

THÉRÈSE. — Permettez-moi de garder un souvenir de cette soirée. A défaut de la main, laissez-moi votre gant...

UN OFFICIER. — Il doit en avoir des douzaines!

Une des filles prend le képi des mains de Thérèse.

LA FILLE. — Et le coup des lignes de la main! Il me l'a fait!

Elle se coiffe du képi à son tour.

* *Marie-Louise écoute. Elle reconnaît chacune des paroles qu'elle entend.*

VOIX DE LA FILLE, *elle imite Armand.* — Je ne vous connais pas assez, donnez-moi votre main...

VOIX D'UNE AUTRE FILLE, *même jeu.* — Regardez-moi bien en face... les yeux dans les yeux...

* *Parmi les officiers qui s'esclaffent, Thérèse, fière de son succès, continue.*

THÉRÈSE. — Je n'ai jamais vu un comédien pareil! Et je suis du métier! *(Elle imite à nouveau Armand)* C'est la première fois qu'une femme m'inspire un tel sentiment...

D'AUTRES VOIX. — Tu parles!

THÉRÈSE, *même jeu.* — Je voudrais te fuir et je reviens vers toi...

* *Marie-Louise auprès du rideau, dans le couloir, entend ...*

THÉRÈSE, *même jeu.* — Revois-moi demain, une fois, une seule fois... C'est tout ce que je demande...

Eclats de rires. Le piano reprend le thème que chantait Thérèse en parodie. Marie-Louise, éperdue, s'écarte du rideau. Derrière elle, les sous-officiers qui lui avaient souri près de la sortie du café-concert s'approchent.

PREMIER SOUS-OFFICIER, *galamment.* — Alors, la petite dame, s'il revient pas, votre monsieur...

DEUXIÈME SOUS-OFFICIER. — On pourrait peut-être vous offrir quelque chose...

Marie-Louise se retourne, s'apercevant que c'est à elle que l'on parle. Elle fait face aux sous-officiers dont le sourire se fige. Puis elle s'enfuit vers la porte et part sous la pluie.

★

Une grange. Nuit.

* *Le détachement que commande Armand est au repos dans une grange. Quelques soldats chantent dans un coin. Armand écrit une lettre à la lumière d'une lanterne d'écurie. Il se lève, froisse sa lettre et la jette. Puis, il ramasse la lettre chiffonnée, revient s'asseoir et recommence à écrire.*

★

La boutique de Marie-Louise. Jour.

* *Marie-Louise déchire sans l'ouvrir une lettre que lui remet le facteur. C'était une lettre d'Armand.*

★

La grange. Pluie.

* *Dehors, il pleut. Au fond, Armand descend de cheval et pénètre dans la grange. Son ordonnance vient à sa rencontre.*

L'ORDONNANCE. — Dites, mon Lieutenant, une autre fois ça vous ferait rien de rester au sec?

ARMAND. — Occupe-toi de mon cheval d'abord.

L'ORDONNANCE. — Pourquoi que vous galopez comme ça, sans aller nulle part?

ARMAND. — Pour me changer les idées.

Un des cavaliers arrive, portant des lettres à la main. Armand se lève et se précipite vers lui. Il prend le paquet de lettres qu'il regarde rapidement. Aucune des lettres n'est pour lui.

★

La pension des officiers.

* *Quelques jours ont passé et, sur la glace de la pension, un officier inscrit le chiffre trois ce qui donne :* « Plus que trois jours avant les grandes manœuvres. »

VOIX DIVERSES. — Ils reviennent demain, à ce que l'on dit... — Alors, il ne lui restera que deux jours, à la Verne! — Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse en deux jours? — Les absents ont toujours tort!...

★

La boutique de Marie-Louise.

* *Le facteur vient de s'arrêter devant la boutique. Marie-Louise reste seule, une lettre à la main. Elle regarde la lettre, hésite, puis déchire l'enveloppe sans l'ouvrir. Elle cache les morceaux de la lettre puis s'approche de Lucie qui est arrêtée devant une couronne de mariée. Lucie montre la couronne du doigt.*

LUCIE. — C'est pour qui?

MARIE-LOUISE. — La fille du Préfet.

LUCIE. — Alice?... Je suis fâchée avec elle... A cause de Félix, je veux dire... le lieutenant Leroy.

MARIE-LOUISE. — Ah! Alice et Félix?...

LUCIE. — Non! Mais Félix est l'ami d'Armand. Et Alice et Armand.. Il n'y a pas bien longtemps... *(Elle s'arrête.)* Oh! je vous demande pardon. *(Pause.)* Alice et Armand c'était avant...

MARIE-LOUISE. — Avant?

LUCIE. — Armand et vous!

MARIE-LOUISE. — Mais qu'est-ce que vous pensez, Lucie? Armand et moi?

LUCIE, *naïve.* — Ah?... Je croyais...

MARIE-LOUISE. — C'était sérieux?... Alice et Armand?

LUCIE. — Il lui avait dit qu'il l'épouserait...

MARIE-LOUISE, *feignant l'indifférence.* — Vous savez, les jeunes officiers...

LUCIE, *riant.* — Ah oui, les jeunes offi-

ciers... (*Elle réfléchit.*) Mais, Félix aussi est un jeune officier!

MARIE-LOUISE, *montrant le chapeau que Lucie essaye.* — Voilà un chapeau qui est tout à fait pour vous!

LUCIE, *montrant la couronne de mariée.* Je préfèrerais celui-ci...

MARIE-LOUISE. — Si ça ne dépendait que de moi!

Lucie, embarrassée, joue avec la couronne qu'elle montre du doigt encore une fois.

LUCIE. — Dites-moi, il ne vous en avait jamais parlé?

MARIE-LOUISE. — Qui?

LUCIE. — Armand...

MARIE-LOUISE. — De m'épouser?

LUCIE, *éclatant de rire.* — Oh! Non! (*Elle s'arrête, consternée de sa gaffe.*) Je veux dire: il ne vous avait jamais parlé de Félix et de moi?

MARIE-LOUISE. — Nous nous sommes si peu vus... Il n'a pas eu le temps.

LUCIE. — Vous croyez que Félix pense à se marier?

MARIE-LOUISE. — Je n'en sais rien.

LUCIE. — Vous n'y croyez pas? (*Marie-Louise ne répond pas. Elle pense à tout autre chose qu'à Lucie et Félix...*) Vous n'y croyez pas non plus! (*Presqu'en larmes:*) Mais il m'a dit qu'il m'aimait!

MARIE-LOUISE. — S'il fallait se fier à ce que disent les hommes!

LUCIE. — Ils ne sont pas tous pareils!

MARIE-LOUISE. — C'est ce que l'on croit toujours! Félix vous a dit qu'il n'avait jamais aimé personne avant vous...

LUCIE. — Comment le savez-vous?

MARIE-LOUISE. — Que vous êtes celles qu'il attendait...

LUCIE. — Oui, il me l'a dit.

MARIE-LOUISE. — Il vous a dit : « Je voudrais vous fuir et je reviens vers vous... »

LUCIE. — Non, il ne m'a pas dit ça.

MARIE-LOUISE. — Eh bien, il vous le dira un jour... Mais il ne faudra pas le croire!

LUCIE. — Oh! je sais pourquoi vous parlez ainsi: parce qu'Armand s'est moqué de vous!

MARIE-LOUISE. — Qui vous a dit que Félix ne se moque pas de vous aussi?

LUCIE, *hors d'elle.* — Ce n'est pas pour gagner un pari que Félix me fait la cour!

MARIE-LOUISE. — Vous croyez que c'est pour vous épouser?

* *Félix entre en courant, venant de la rue, tout souriant.*

FÉLIX. — Bonjour, madame, vous savez la nouvelle? Armand est arrivé! On ne l'attendait que demain. Il est là! Bonjour, ma petite Lucie.

LUCIE. — Allez-vous en!

FÉLIX, *interloqué.* — Mais qu'est-ce que j'ai fait?

LUCIE. — Je ne veux plus vous voir!

FÉLIX, *à Marie-Louise.* — Qu'est-ce que j'ai fait, madame? Je viens vous annoncer qu'Armand...

MARIE-LOUISE. — Attendez dehors un instant, monsieur Leroy, Lucie vous rejoindra tout de suite... (*Félix sort et regarde la suite de la scène à travers la vitre. Marie-Louise a repris son calme. Lucie est honteuse de ce qui vient de se passer. Marie-Louise s'approche d'elle.*) Je suis désolée, Lucie.

LUCIE. — Moi aussi.

MARIE-LOUISE. — Pourquoi avez-vous parlé d'un pari?

Lucie se met à pleurer et s'enfuit. Dehors Félix s'approche d'elle. Elle s'enfuit à nouveau et ...

* *... traverse la chaussée, suivie par Félix. Une voiture passe très près d'elle. Félix la rejoint. Elle s'échappe. Cet incident a été vu à travers une fenêtre par Rodolphe Chartier.*

RODOLPHE. — Que se passe-t-il? Le lieutenant Leroy qui poursuit la petite Lucie! Amour, amour, quand tu nous tiens...

Rodolphe quitte la fenêtre et ...

Garçonnière de Rodolphe.

* *... rejoint Gisèle Monnet qui est venue lui rendre visite. Le visage de Gisèle est à demi caché par une épaisse voilette. Rodolphe s'assied auprès d'elle et l'enlace en riant.*

GISÈLE, *se levant.* — Vous savez ce que vous avez promis! Si vous approchez, je m'en vais.

RODOLPHE. — Enlevez au moins votre voilette que je puisse vous regarder!

GISÈLE, *coquette.* — Allez faire le thé! N'oubliez pas que c'est pour prendre le thé que je suis venue ici. Allez!

RODOLPHE. — Vous avez raison. D'abord le thé!

Gisèle voit une photo de femme prise dans le cadre d'un miroir dont elle s'est approchée pendant que Rodolphe s'éloigne d'elle.

GISÈLE. — Quelle est cette dame, sur la cheminée?

RODOLPHE, *au seuil de la porte.* — Une cousine...

Il sort. Gisèle restée seule prend la photo et continue à parler à Rodolphe qui est dans la pièce voisine.

GISÈLE. — Vous avez beaucoup de cousines?

VOIX DE RODOLPHE. — Regardez, ne vous gênez pas!

GISÈLE. — Une nombreuse famille, je pense (*Elle se dirige vers un bureau ouvert et fouille dans des papiers épars.*) Dire que vos cousines pourraient lire mes lettres si jamais j'avais l'imprudence de vous écrire!

* *Dans le cabinet attenant à la pièce où se trouve Gisèle, Rodolphe prépare le thé. Il est ravi de la phrase prometteuse qu'il vient d'entendre.*

RODOLPHE. — Je suis discret, je brûle toujours les lettres.

* *Gisèle fouille dans les tiroirs ouverts du bureau.*

GISÈLE. — Je suis bien certaine que si je cherchais...

VOIX DE RODOLPHE. — Je n'ai pas de secret pour vous...

GISÈLE. — Quel désordre! Des factures, une quittance de loyer! Ah! une lettre... Rassurez-vous, c'est d'un homme. Et ça? Qu'est-ce que c'est?

Elle a déplié un papier sur lequel son regard se fixe.

VOIX DE RODOLPHE. — Une découverte intéressante?

GISÈLE. — Non... non...

Mais l'attention qu'elle porte au papier dément ce qu'elle dit.

★

Chez les Duverger. Nuit.

* *Le papier trouvé par Gisèle est à présent entre les mains des sœurs Duverger qui lisent le texte à voix haute.*

LES SŒURS DUVERGER. — Oh! Oh! *(Elles ne peuvent s'empêcher de rire, tout en parlant.)* C'est honteux! C'est ignoble! C'est inqualifiable! *(Relisant:)* « ...s'engage à obtenir... les faveurs... » Les faveurs!... « de Mme Rivière... prénom Marie-Louise... » Ecrire une chose pareille!

Gisèle est assise en face des sœurs Duverger. Elle sourit.

GISÈLE. — Ne soyons pas méchantes. Rien ne prouve que le lieutenant de la Verne a réussi.

JULIETTE. — Rien ne prouve le contraire!

JEANNE, *à Gisèle.* — Mais comment cette infamie est-elle tombée entre vos mains?

GISÈLE. — Un hasard...

La porte s'ouvre et Duverger paraît, chapeau à la main, prêt à sortir.

DUVERGER. — Je vous demande pardon! Je ne vous dérange pas... Je ne fais que passer.

JULIETTE. — Tu sors?

DUVERGER. — Je vais prendre l'air.

JULIETTE. — Bonne promenade.

DUVERGER, *à Gisèle.* — Bonsoir, chère madame.

Il sort. Silence, puis Juliette montre à Gisèle la porte qui vient de se fermer sur Duverger.

JULIETTE. — Et c'est tous les soirs la même chose!

GISÈLE, *souriant.* — Amour, amour, quand tu nous tiens...

★

Chez Marie-Louise.

* *Duverger, venant de l'escalier, parle à Marie-Louise qui l'a précédé et s'est arrêtée au milieu de la chambre.*

DUVERGER. — Marie-Louise, c'est de l'enfantillage! Il y a quinze jours je vous ai demandé moi-même d'aller à Paris et vous avez refusé! *(Il rejoint Marie-Louise qui lui tourne le dos, sans répondre.)* Et aujourd'hui, vous voulez partir, brusquement, sans raison...

MARIE-LOUISE. — Il y a une raison.

DUVERGER. — Ah! *(Pause.)* Il revient? *(Il fait quelques pas, réfléchit.)* J'aurais préféré ne pas vous poser de questions, mais vous m'y contraignez. Que s'est-il passé entre vous?

MARIE-LOUISE. — Rien... Rien qui m'empêche de vous regarder en face.

Elle se tourne vers lui et le regarde.

DUVERGER. — Rien qui vous empêche de devenir ma femme?

MARIE-LOUISE. — Quand vous le voudrez... Mais emmenez-moi! Partons ce soir, demain, dès que vous le pourrez!

DUVERGER. — Nous ne pouvons par partir maintenant.

MARIE-LOUISE. — Pourquoi?

DUVERGER. — Où avez-vous la tête, Marie-Louise? Et le mariage?

MARIE-LOUISE. — Quel mariage?

DUVERGER. — La fille du Préfet! Vous savez bien... la cérémonie a lieu demain.

MARIE-LOUISE. — Qu'est-ce que cela fait?

DUVERGER. — Je suis le témoin d'Alice Gervais... Et le Préfet lui-même vous a invitée à la réception. C'est très important pour vous...

MARIE-LOUISE, *excédée.* — Eh bien, je partirai seule!

DUVERGER. — Non! On ne peut pas méconnaître toutes les lois du savoir-vivre! Ce sont des gens qui nous recevront plus tard... Pensez à l'avenir...

Une sonnette se fait entendre. Duverger regarde Marie-Louise. Il va vers l'escalier qui relie l'appartement de Marie-Louise à la boutique.

MARIE-LOUISE. — N'ouvrez pas!

DUVERGER. — Vous croyez que c'est lui?

MARIE-LOUISE. — Je ne veux pas le voir.

DUVERGER. — Vous ne le verrez pas!

Courageusement, il descend. Marie-Louise reste seule.

* *Duverger traverse la boutique faiblement*

éclairée. Il ouvre la porte vitrée qui donne sur la rue et se trouve en face d'Armand.

DUVERGER. — Vous venez voir Mme Rivière? Elle ne veut pas vous recevoir.

ARMAND. — Je le croirai si elle me le dit elle-même... Etes-vous chargé de garder sa porte?

DUVERGER. — Oui, monsieur! Et vous ne passerez pas! *(Hachant ses mots:)* Avez-vous acquis le droit d'entrer chez elle à toute heure?

ARMAND. — Je n'ai aucun droit... Mais personne, pas même elle, ne peut m'interdire de l'aimer.

DUVERGER. — Et vous croyez que cela répond à tout? Vous l'aimez? Sans égoïsme, n'est-ce pas? Et elle doit tout sacrifier pour avoir l'honneur d'être la maîtresse d'un officier de cavalerie!

ARMAND. — Vous préférez qu'elle sacrifie tout à votre égoïsme!

DUVERGER. — Mon égoïsme ira jusqu'à tenter de faire son bonheur. Je vais l'épouser.

Armand ne sait que répondre. Il semble avoir perdu son audace habituelle. Il jette un dernier regard à Duverger et s'éloigne au moment où...

* *...Marie-Louise descend rapidement l'escalier. Elle s'arrête et voit...*

* *...la boutique où Duverger est seul. Marie-Louise s'avance vers lui. Il referme la porte qui donne sur la rue.*

DUVERGER. — Vous n'avez plus rien à craindre, Marie-Louise.

Une rue.

* *Armand passant au coin d'une petite rue aperçoit un soldat et une fille enlacés dans l'ombre d'une porte. A la vue d'Armand, le soldat sursaute. C'est l'ordonnance d'Armand.*

L'ORDONNANCE, *saluant.* — Bonsoir, mon Lieutenant!

ARMAND. — Tu vas vite en besogne, toi! A peine arrivé...

L'ORDONNANCE. — Oh! Mon Lieutenant, ça fait deux semaines qu'elle m'attend!

ARMAND. — Elle a du courage!

L'ORDONNANCE. — Plus que vous pensez, mon lieutenant. On a décidé de se marier.

ARMAND. — Ah!... On peut dire que tu es un débrouillard... Tu n'as pas pu trouver un autre moyen?

Il poursuit son chemin, laissant les amoureux étonnés de sa répartie.

★

Une salle de café. Le même soir.

* *Armand et Félix sont seuls dans une salle du café. Dans la salle voisine, d'autres officiers jouent au billard.*

FÉLIX, *très ému.* — Oui, Lucie! Elle ne m'écoutait plus. Elle me fuyait comme si... Et puis tout d'un coup, elle a voulu se jeter sous une voiture qui passait. Si je n'avais pas été là...

ARMAND, *grommelant.* — ...Mais tu étais là!

FÉLIX. — Je l'aime, tu ne comprends pas?

ARMAND. — Alors, tu n'as rien trouvé de mieux que de la demander en mariage. Quel couillon!

Il se promène de long en large, furieusement. Il semble qu'il ait trop bu.

FÉLIX. — Parfaitement. Je vais voir son père demain!

ARMAND. — Mais qu'est-ce que vous avez tous à vous marier? C'est une épidémie!

FÉLIX. — Tout le monde n'est pas comme toi. Tu n'as pas plus de cœur que la carafe.

Il brandit une carafe. Lui aussi est irrité. Il ne comprend rien à la manière dont Armand accueille la nouvelle de ses fiançailles.

ARMAND. — Tu les entends d'ici? : « Qui épouse-t-il, le lieutenant Leroy, le futur général?... Vous savez bien, la fille du photographe... »!

FÉLIX. — Ils ne le diront pas deux fois!

ARMAND. — Je croyais qu'avec elle tu voulais seulement... t'amuser?

FÉLIX. — C'est une jeune fille!

ARMAND. — Qu'est-ce que tu en sais?

FÉLIX, *bondissant.* — Ça, c'est un mot de trop!

ARMAND, *hors de lui.* — J'en dirai d'autres!

Félix s'approche d'Armand. Il est pâle de colère.

FÉLIX. — La fille du photographe vaut mieux qu'une femme entretenue!

ARMAND. — De qui parles-tu?

FÉLIX. — De la poule de Duverger.

ARMAND. — Tu le regretteras.

Il lève la main.

* *Les officiers qui jouaient au billard dans la salle voisine entendent les bruits de la dispute.*

PREMIER OFFICIER. — Mais c'est sérieux, dis donc?

DEUXIÈME OFFICIER. — Qu'est-ce qu'il se passe?

PREMIER OFFICIER. — Hé! Leroy! La Verne!

DEUXIÈME OFFICIER. — Il faut les séparer.

Ils se précipitent...

* *...dans la petite salle où Félix et Armand sont face à face. Le col de l'uniforme d'Armand est déchiré.*

FÉLIX, *criant.* — Messieurs, venez ici! Vous serez mes témoins.

UN OFFICIER. — Leroy, soyez raisonnable.

FÉLIX. — On se battra!

ARMAND, *méprisant.* — Est-ce que je peux me battre avec toi!

Il sort. Félix veut le suivre. Ses camarades l'en empêchent.

* *Armand s'avance jusqu'au billard auprès duquel se trouve le garçon.*

ARMAND, *au garçon.* — Donne-moi une fine!

Deux des lieutenants ont accompagné Armand. Ils tentent de lui faire entendre raison.

TROISIÈME OFFICIER. — Ne buvez pas. Ecoutez-nous...

QUATRIÈME OFFICIER. — Toi qui es toujours si calme!

ARMAND. — Ce soir, je ne suis pas calme, voilà tout.

TROISIÈME OFFICIER. — Eh bien, il faut vous calmer.

QUATRIÈME OFFICIER. — Et arrêter cette affaire-là tout de suite!

TROISIÈME OFFICIER. — Félix est votre meilleur ami.

QUATRIÈME OFFICIER. — Qui est-ce qui a levé la main le premier?

ARMAND. — C'est moi.

TROISIÈME OFFICIER. — Alors?

QUATRIÈME OFFICIER. — Faut t'excuser, mon vieux.

* *Dans la salle où a eu lieu la dispute, Félix, maintenu par les deux officiers qui sont restés avec lui, continue à crier.*

FÉLIX. — Demain matin, à l'aube. Revolver d'ordonnance, allez-lui dire!

PREMIER OFFICIER. — Mais non!

DEUXIÈME OFFICIER. — On va arranger ça.

FÉLIX. — Je ne veux pas d'arrangement!

PREMIER OFFICIER. — Mais s'il s'excuse?

DEUXIÈME OFFICIER. — Allons le chercher!

Ils vont vers la porte de communication entre les deux salles, Armand entre à ce moment, poussé par ses amis. Il a retrouvé son sang-froid.

ARMAND. — Ecoute, Félix. Nous avons agi comme des gamins, tous les deux.

FÉLIX. — Tous les deux?

ARMAND. — Je ne me suis pas disputé tout seul!

FÉLIX. — Si tu n'as rien d'autre à me dire, tu peux t'en aller.

ARMAND. — Oh!... Si tu le prends comme ça.

Il va pour partir. Les camarades de Félix le retiennent.

PREMIER OFFICIER. — Ce ne sont pas des excuses.

ARMAND, *de nouveau furieux.* — Je ne vais pas me mettre à genoux! *(Il aperçoit le garçon de café qui regarde la scène.)* Je t'ai demandé une fine!

DEUXIÈME OFFICIER. — Allons, la Verne... Excusez-vous convenablement.

* *Le garçon arrive auprès de la caissière du café qui n'a pas perdu un mot de la scène précédente.*

LE GARÇON. — Et une fine, une! *(Bas à la caissière:)* Vous avez entendu? C'est M. Leroy et M. de la Verne.

LA CAISSIÈRE, *même jeu.* — Mais les duels entre officiers, c'est interdit.

LE GARÇON, *même jeu.* — Oh! S'ils voulaient se battre, ils n'iraient pas demander la permission...

* *Armand est en face de Félix qui n'a pas bougé. Derrière Armand, un des « témoins » de Félix dicte à mi-voix les paroles qu'Armand répète.*

ARMAND, *politesse glaciale.* — Monsieur, j'ai l'honneur de vous présenter mes excuses les plus sincères...

LE TÉMOIN, *soufflant.* — Je reconnais mes torts...

ARMAND, *répétant.* — Je reconnais... *(Péniblement:)* mes torts...

Félix prend la parole pour dicter lui aussi les paroles qu'Armand doit répéter.

FÉLIX. — « Et je vous demande humblement pardon! »

ARMAND. — Et je vous demande pardon.

LE TÉMOIN. — Humblement pardon!

ARMAND. — On ne va pas discuter pour un mot!

LE TÉMOIN. — Si M. Leroy tient à ce mot!

ARMAND. — Vous avouerez qu'il est entêté! *(Il recommence:)* Je reconnais mes torts et je vous demande... *(Il s'arrête et sa fureur explose.)* Et puis, je ne te demande rien du tout! Tu peux aller te faire f...! Si tu veux te battre en duel, je suis ton homme! *(Il tourne sa fureur vers les assistants qu'il défie du regard.)* Un duel, dix duels, pour moi c'est le même prix! J'y risque mes galons! Profitez-en, messieurs, inscrivez-vous! A qui le tour? A demain!

Armand sort et rencontre dans la salle de billard...

* *... le garçon qui apporte la fine commandée. Armand prend le verre. Un de ses « témoins » sort de la petite salle et essaie de le retenir.*

L'OFFICIER. — Mais enfin, la Verne?... On vous a changé... Est-ce que vous êtes devenu fou?

Armand qui a bu sa fine pose son verre sur le billard.

ARMAND, *à l'officier.* — Ça se pourrait bien!

Il part vers la rue.

★

Au "Panier Fleuri". La même nuit.

Rose-Mousse est en train de recoudre le col de la tunique d'Armand. D'autres filles surveillent le travail de Rose-Mousse et s'amusent. Le piano mécanique joue une rengaine.

UNE FILLE. — A cette heure-ci, il pouvait toujours chercher un tailleur!

UNE AUTRE FILLE. — Raccommodage soigné. Etablissement ouvert toute la nuit!

Rose-Mousse s'assied à côté d'Armand. Elle lui montre le col de la tunique raccommodé.

ROSE-MOUSSE. — Voilà... C'est pas du travail perlé. Mais pour rentrer chez vous ça ira... *(Armand veut boire. Elle l'en empêche.)* Allez, vous avez assez bu...

ARMAND. — Et moi qui comptais les jours... Je suis encore rentré trop tôt!

ROSE-MOUSSE. — Pourquoi? On est heureux de vous revoir.

Il la regarde et sourit tristement.

ARMAND. — Il n'y a guère que toi.

ROSE-MOUSSE. — C'est du gros chagrin? *(Armand pour toute réponse, se met à siffloter l'air que joue le piano mécanique. Il incline la tête comme s'il disait : « Oui ».)* Elle est jolie?... *(Même jeu d'Armand qui continue à siffloter.)* Elle vous aime? *(Signe évasif d'Armand. Il n'en sait plus rien.)* Elle est mariée?

Signe négatif d'Armand, puis, sur un ton indifférent :

ARMAND. — Elle va se marier.

ROSE-MOUSSE, *stupéfaite.* — Ah! *(Armand recommence à siffler. Rose-Mousse ne comprend pas que ce beau lieutenant puisse être malheureux.)* Et pas avec vous? *(Armand fait un signe négatif. Il siffle toujours.)* Pourquoi? *(Armand continue de siffler, mais ne répond pas. Rose-Mousse insiste.)* Pourquoi pas?

Armand continue de siffler, mais moins fort, comme s'il était distrait par une pensée imprévue. Il hausse les épaules avec un sourire incrédule en regardant Rose-Mousse, puis il cesse progressivement de siffler.

* *Armand se lève et s'éloigne de Rose-Mousse. Il prend son képi.*

ROSE-MOUSSE. — Vous partez déjà? *(Rose-Mousse se lève et l'accompagne. Ils arrivent auprès de la porte ouverte sur la rue.)* Je ne vous verrai plus?

ARMAND. — Je reviendrai peut-être... *(Il l'embrasse sur la joue, part et se retourne vers elle.)* ... Quand j'aurai besoin d'un conseil.

★

Le salon des Duverger. La même nuit.

* *Juliette Duverger est assise sur un canapé. Sa sœur debout lit par-dessus l'épaule de Juliette le papier que celle-ci tient à la main. En face d'elles, Duverger.*

JULIETTE, *lisant.* — ... Signé : Armand de la Verne... Ont signé comme témoins : Rose-Mousse...

JEANNE. — ... Ciboulette...

JULIETTE. — ... Nini la Rousse...

JEANNE, *à Duverger.* — Ta fiancée est en bonne compagnie!

JULIETTE. — Tiens, tu peux lire toi-même, si tu ne nous crois pas!

Duverger prend le papier, y jette un coup d'œil.

DUVERGER. — Et qu'est-ce que cela prouve?

JULIETTE. — Oh! rien! rien!

DUVERGER. — N'importe quel voyou peut écrire une saleté pareille au sujet de la plus honnête femme!

JULIETTE. — On n'écrirait pas cela à propos de nous!

JEANNE. — Mais, mon pauvre ami, tu vas être la risée de toute la ville!

JULIETTE. — Montre-le donc à ta bien-aimée, ce papier, pour voir le visage qu'elle fera!

DUVERGER. — C'est inutile.

JEANNE. — Tu n'oserais pas?

DUVERGER. — Je sais que ce misérable n'a pas gagné son pari!

LES DEUX SŒURS, *riant.* — Il le sait. Il le sait!

JEANNE. — Est-ce que tu crois qu'elle viendrait te dire le contraire?

Duverger est pris d'une rage soudaine. Il jette le papier, prend le plateau qui se trouve sur le guéridon et le lève menaçant.

DUVERGER. — Taisez-vous! Assez!

Les sœurs sont terrorisées. La porte s'ouvre. Mélanie, qui, certainement, écoutait derrière la porte, entre et prend le plateau des mains de Duverger. Celui-ci reprend son sang-froid. Il ramasse le papier et sort.

La rue devant la boutique de Marie-Louise.

* *La rue est déserte. Armand se dirige machinalement vers la boutique de Marie-Louise. Sa démarche est hésitante, son visage est altéré. Il appuie son front contre la vitre du magasin, comme s'il cherchait à percer l'ombre du regard.*

* *Dans le fond du magasin, la silhouette de Marie-Louise se dresse, Marie-Louise s'avance vers la porte. Armand la voit. Ils se rejoignent auprès de la porte que Marie-Louise ouvre. Un réverbère lointain éclaire leurs visages.*

MARIE-LOUISE. — Je savais que vous reviendriez.

ARMAND. — Je ne le savais pas moi-même.

MARIE-LOUISE. — Je vous attendais.

ARMAND. — Pour me faire part de votre bonheur?

MARIE-LOUISE. — Pour vous prier de m'oublier.

ARMAND. — Je m'y suis efforcé toute la soirée. *(Il sourit.)* Et je me retrouve devant votre porte.

MARIE-LOUISE. — Il faut en finir, Armand.

ARMAND. — Mais tout est fini! Je vais repartir. Les grandes manœuvres! Et quand je reviendrai...

MARIE-LOUISE. — ...Vous ne penserez plus à moi.

ARMAND. — Vous serez mariée.

MARIE-LOUISE. — Oui.

ARMAND — ...à quelqu'un que vous n'aimez pas.

MARIE-LOUISE. — Il m'aime, lui!

ARMAND. — Et moi? Depuis huit jours, j'attends que tu répondes à mes lettres... A peine arrivé, j'ai couru vers toi... A quel jeu te livres-tu? De quoi veux-tu me punir? Qu'as-tu à me reprocher?

MARIE-LOUISE. — Rien. Mais si je vous écoutais plus longtemps, je serais perdue. J'ai peur de vous.

ARMAND. — Et tu sais que je t'aime!

MARIE-LOUISE, *doucement.* — Oui... A votre manière. Autant que vous le pouvez. Pour quelques semaines. Pour quelques jours...

ARMAND. — Pour toute ma vie!

MARIE-LOUISE, *avec reproche.* — Armand! A combien de femmes avez-vous fait la même promesse?

ARMAND, *sincèrement.* — Je ne me rappelle pas avoir jamais dit cela!

MARIE-LOUISE. — Toutes celles qui l'ont entendu s'en souviennent.

ARMAND. — Mais avec toi, je ne mens pas!

MARIE-LOUISE. — Cela aussi, vous l'avez dit!

* *Ils s'interrompent. Un couple passe derrière eux. Marie-Louise se dissimule contre la porte. Armand s'écarte d'elle. Le couple se tourne vers eux et continue sa marche. Armand revient auprès de Marie-Louise.*

ARMAND. — Mais alors, que voulez-vous que je fasse?

MARIE-LOUISE. — Partez. Et, je vous en prie, ne cherchez pas à me revoir.

Sans répondre, Armand part brusquement. Elle reste près de la porte. Il s'arrête, puis revient vers Marie-Louise encore une fois.

ARMAND. — Et si je vous demandais... *(Il s'arrête, n'osant pas continuer. Puis, sous le regard de Marie-Louise, il poursuit:)* ...si je vous demandais... de devenir ma femme?

Silence, puis Marie-Louise sourit faiblement.

MARIE-LOUISE. — Armand! Rentrez chez vous. Vous ne savez plus ce que vous dites.

Armand se sépare de Marie-Louise. Elle referme doucement la porte. Quand Armand a disparu, deux soldats un peu ivres passent. Ils se retournent dans la direction qu'a pris Armand. Puis, ils éclatent de rire et partent en chantant une chanson où il est question d'amour.

★

Une route dans la campagne. C'est l'aube.

* *A travers un buisson, on voit s'avancer une carriole traînée par un cheval au petit trot. C'est le patron de la pension des officiers qui conduit la carriole dans laquelle se trouve Mathilde. Derrière eux, un entassement de légumes et de volailles. Mathilde regarde dans la direction du buisson. Le patron arrête brutalement le cheval. Tous deux voient...*

* *...à travers le buisson, l'image classique d'un duel au pistolet. Deux combattants en civil, veston boutonné, s'éloignant l'un de l'autre. L'un des combattants avance face au buisson. On reconnaît...*

* *Félix qui, arrivé à l'emplacement désigné, se retourne. Au loin, l'autre combattant s'arrête et lui fait face. Félix lève le bras et tire. Au fond, Armand, qui n'a pas bougé, vise à son tour...*

* *...mais abaisse son arme et tire dans la direction du sol.*

* *Félix hésite, mais il tire encore une fois dans la direction d'Armand.*

* *Armand sourit et tire en l'air.*

* *Félix, furieux du mépris que lui montre Armand, lève son arme et...*

* *...tire une troisième fois. Au loin la silhouette d'Armand vacille et tombe. Le bras de Félix s'abaisse.*

* *Félix terrifié fait quelques pas, puis se met à courir.*

FÉLIX. — Armand! Armand!

Haletant, il arrive auprès du groupe de témoins qui s'est formé autour de la place où est tombé Armand. Félix s'arrête, suffoqué, incapable de croire à ce qu'il voit.

* *Ce qu'il voit, c'est Armand, debout au milieu des témoins à qui il s'adresse avec calme.*

ARMAND. — Messieurs, voulez-vous inscrire au procès-verbal que M. de la Vern ayant essuyé trois fois le feu de son adversaire consent à lui demander *humblement* pardon.

Cette fin de phrase a été dite sur un ton d'insolence qui transforme...

* *...l'angoisse de Félix en rage.*

FÉLIX. — Comédien! Tu n'as pas honte?

Il s'avance vers Armand.

ARMAND. — Qu'est-ce que tu me reproches? Tu l'as eu ton duel! Tu crois m'avoir tué, tu pousses des cris. Je suis vivant, tu n'es pas content... Il faudrait savoir ce que tu veux!

Il tend la main à Félix qui lui tourne le dos et part. Armand le suit.

★

La pension des officiers.

* *Le patron et Mathilde sont rentrés à la pension. Les paniers à provisions sont sur la table. Mathilde est assise, pleurant d'émotion. Yvonne a apporté un petit verre d'alcool pour Mathilde. Un facteur prend le plus grand intérêt à la conversation.*

MATHILDE, *pleurant.* — Il y en a un qui a tiré trois fois. Et à la troisième balle...

LE PATRON. — L'autre est tombé...

MATHILDE. — Ah! Mon Dieu!

YVONNE. — Qui c'était l'autre?

LE PATRON. — On ne sait pas.

LE FACTEUR. — S'il est mort on lira son nom dans le journal.

Le facteur se dirige vers la porte. Le patron se tourne vers Mathilde.

LE PATRON. — Moi, j'ai bien cru reconnaître M. de la Verne et M. Leroy...

Chez Armand et Félix.

* *Félix monte rapidement l'escalier et se dirige vers sa chambre. Armand le suit. Félix est toujours mécontent.*

ARMAND. — Mais écoute-moi! Tu ne voulais tout de même pas que je te tue!

FÉLIX. — Tu aurais pu me faire l'honneur de tirer au moins une fois sur moi!

ARMAND. — Mais, moi, je ne t'aurais pas manqué!

FÉLIX. — J'aurais mieux aimé ça!

Il rentre dans sa chambre. Armand se dirige vers la sienne. Félix claque la porte ...

* *... de sa chambre et enlève sa veste, en grommelant.*

FÉLIX. — Faire le mort! Idiot! Me rendre ridicule devant mes camarades!

Cette idée l'exaspère. Il ouvre la porte qui le sépare de ...

* *... la chambre d'Armand dans laquelle il pénètre.*

FÉLIX. — Et de quoi je vais avoir l'air, moi, maintenant? Trois balles sans résultat! Tout le monde va se f... de moi...

ARMAND, *conciliant.* — Mais personne ne le saura, mon vieux!

Félix repart vers sa chambre et revient.

FELIX. — Et ce que tu as dit sur ma fiancée, hier, tu le pensais?

ARMAND. — Mais non! je disais n'importe quoi... j'étais un peu nerveux.

Devant cet aveu, Félix se calme. Il interroge son ami du regard.

FÉLIX. — Marie-Louise?

ARMAND. — Oui.

FÉLIX. — Ça commence à devenir sérieux, alors?

ARMAND. — Oh! ça ne commence pas. C'est fini...

★

Salle de billard. Au café.

* *Le facteur qui était à la pension des officiers est maintenant auprès de la caissière du café. Le garçon du café est là lui aussi. Un petit pâtissier les écoute.*

LE GARÇON. — C'est sûrement M. Leroy et M. de la Verne...

LA CAISSIÈRE. — Ils s'étaient disputés hier...

Le petit pâtissier intervient, avide de détails.

LE PETIT PATISSIER. — Et il y en a un de mort?

LE FACTEUR. — C'est ce qu'on dit!

LE GARÇON, *au petit pâtissier.* — Allez, file, toi! Et tâche de garder ta langue!

Le petit pâtissier s'enfuit, pourchassé à coups de torchon par le garçon, et ...

★

La grande salle de la Préfecture.

* *... un instant plus tard on le retrouve près de la table dressée pour le déjeuner du mariage. Des maitres d'hôtel en bras de chemise, disposent les couverts et les verres. Une servante (Sophie) se lamente.*

SOPHIE. — Mon Dieu! Mon Dieu! Quelle histoire!

UN MAITRE D'HOTEL. — Bien quoi, les officiers, c'est fait pour se battre!

SOPHIE. — Juste le jour du mariage de Mademoiselle!

LE PATISSIER. — Mais, faut pas en parler, surtout!

SOPHIE. — Oh! Non! Il faut pas en parler, surtout à Mademoiselle! *(Sophie sort, en se lamentant:)* Ah! Mon Dieu! Mon Dieu!

★

Un salon à la Préfecture.

* *Une couturière s'empresse autour d'Alice qui, en robe de mariée, est debout au milieu de la pièce. Marie-Louise est auprès d'elle et dispose la couronne et le voile. La Préfète passe rapidement, toute harnachée pour la cérémonie.*

LA PRÉFÈTE. — Vous avez bientôt terminé?

MARIE-LOUISE. — Tout de suite, madame.

LA PRÉFÈTE. — Il faut partir dans deux minutes!

Un vieux valet de chambre (Arthur) traverse le salon et sort dans le couloir où il rejoint Sophie.

ARTHUR, *à voix basse.* — Mais alors, lequel est mort?

SOPHIE. — On n'en sait rien. Si c'était M. de la Verne!

ARTHUR. — Pourvu que personne n'en parle devant elle!

SOPHIE. — Juste le jour de la cérémonie!

Arthur se retourne et voit Alice que la couturière entraîne rapidement. Marie-Louise reste seule. Arthur s'approche de Marie-Louise.

ARTHUR, *confidentiel.* — Madame, vous n'avez rien dit à Mlle Alice?

MARIE-LOUISE. — A quel propos?

ARTHUR. — A propos du duel. *(Il comprend que Marie-Louise ne sait rien.)* Ah! Vous ne savez pas? Alors n'en dites rien!

MARIE-LOUISE. — De quoi parlez-vous?

ARTHUR. — Deux officiers se sont battus ce matin.

MARIE-LOUISE. — Qui?

ARTHUR. — M. Leroy et M. de la Verne... On dit qu'il y a eu un accident... Alors, vous pensez, si Mlle Alice savait ça!

Il est interrompu par ...

* *... le Préfet et Duverger qui, à la porte du couloir, se font des politesses.*

LE PRÉFET. — Je vous en prie, monsieur Duverger.

DUVERGER. — Je n'en ferai rien, monsieur le Préfet.

LE PRÉFET. — Vous êtes le témoin de la mariée.

DUVERGER, *plaisant.* — J'obéis au représentant du pouvoir!

Ils entrent tous les deux. Au fond, Arthur a quitté Marie-Louise. Duverger et le Préfet s'avancent vers elle. Alice revient suivie des enfants qui portent sa traîne. La Préfète la suit.

LE PRÉFET, *à Marie-Louise.* — Mes hommages, chère madame...

★

L'église.

* *Quelques instants plus tard, au milieu de la messe de mariage, Marie-Louise, bouleversée, voit passer auprès d'elle ...*

* *... un officier en grande tenue. C'est Félix, qui vient se placer à côté de Lucie ...*

* *... Marie-Louise se retourne vers l'autel. Elle s'agenouille et cache son visage dans ses mains.*

★

Même lieu.

* *C'est maintenant la fin de la cérémonie. I*
plupart des assistants se sont levés et s'en voi
Marie-Louise est restée agenouillée, la tête dan
ses mains. Duverger lui touche discrètemen
l'épaule. Elle se lève et part, égarée.

★

Le porche de l'église.

* *Pendant que la foule des invités attend*
sortie des mariés, Marie-Louise passe sans r
garder quiconque. Les cloches sonnent.

★

Une rue.

* *Dans la rue, Marie-Louise marche dro*
devant elle. On se retourne sur son passag
Les cloches de l'église continuent de sonner.

★

Le couloir devant la chambre d'Armand.

* *Marie-Louise est arrivée dans la maison qu*
habite Armand. Elle s'avance dans le coulo
où toutes les portes sont semblables.

MARIE-LOUISE, *à mi-voix.* — Arman
Armand!

Elle s'arrête devant une porte, hésite, pu
continue d'avancer dans le couloir. Derrièr
elle une porte s'ouvre. Armand paraît. Mari
Louise se retourne. Ils restent immobiles fa
à face. Marie-Louise, lentement, repart ve
l'escalier. Quand elle passe auprès d'Arman
il fait un pas vers elle ce qui suffit à lui barr
le passage. Elle s'arrête et, presque défaillant
se jette dans ses bras. Les cloches de l'égli
sonnent toujours.

★

La pension des officiers.

* *La bouteille habillée en femme est toujou*
sous le miroir où on lit maintenant : « Plus q
zéro jour avant les grandes manœuvres.
Yvonne chantonne l'air de la valse déjà ente
due, en se coiffant gaiement devant le miro

★

La grande salle de la Préfecture.

* *La table du repas de noces est débarrass*
Chaises, nappes et serviettes en désordre.
fond, un salon où des couples dansent. C'est
réception classique qui suit le déjeuner. P
la porte du fond, apparaît la mariée qui p

discrètement suivie de sa mère. Mère et fille s'embrassent et se séparent. Alice s'en va. Son mari venant aussi du salon la rappelle. Nouvelles embrassades et recommandations discrètes au jeune mari. La Préfète s'en retourne vers le salon. Les sœurs Duverger et Gisèle apparaissent et passent auprès de Duverger, seul, dans l'embrasure d'une fenêtre. Il part sans se rendre compte qu'on l'observe.

Une dame, portant un grand chapeau à nœud jaune, croise la Colonelle qui porte exactement le même chapeau. Salutations gênées. Les deux dames se retournent l'une vers l'autre.

★

Le bureau de Duverger.

* *Quelques heures plus tard, Duverger est assis près de son bureau, dont il ouvre un tiroir. Il en sort un papier plié. Il va pour le déchirer ... mais se ravise. Il prend une allumette qu'il enflamme. On entend la voix de Juliette Duverger : « Victor! » Duverger éteint l'allumette et glisse le papier dans sa poche. Juliette entre, encore en tenue de cérémonie. Sa sœur la suit.*

JULIETTE. — Tu ne crois pas que tu aurais pu rester jusqu'à la fin de la réception? Où étais-tu passé?

DUVERGER. — J'étais ici.

JULIETTE. — Tout l'après-midi?

DUVERGER, *excédé.* — Oui, tout l'après-midi, si tu veux le savoir!

JULIETTE. — Très bien, très bien... Tu dînes avec nous?

DUVERGER. — Je ne sais pas ce que je fais.

JEANNE. — On ne te le fait pas dire!

DUVERGER, *aux sœurs.* — Bonsoir.

JEANNE. — Tu sors?

Les deux sœurs se mettent à rire en regardant leur frère qui part sans répondre.

★

La boutique de Marie-Louise. Le soir.

* *La dame portant un vaste chapeau à rubans jaunes que nous avons vue au cours du mariage est dans la boutique. Marie-Louise s'approche de la dame. C'est le soir. Dans la rue, les réverbères sont allumés.*

MARIE-LOUISE. — Voulez-vous que nous changions la couleur de vos rubans?

LA DAME. — Si l'on mettait quelques fleurs plutôt. *(Elle se ravise.)* Oh, des fleurs? Non. L'automne est proche. Des fruits, peut-être?

MARIE-LOUISE. — Des fruits, si vous voulez...

La dame se retourne et voit Duverger qui entre.

LA DAME, *à Duverger.* — Oh! Monsieur Duverger, c'était un beau mariage, n'est-ce pas? *(A Marie-Louise:)* Mais, j'y pense, des fruits... quand l'hiver viendra... Plutôt des fleurs... Je vais réfléchir!...

La dame part. Duverger s'avance vers Marie-Louise.

DUVERGER. — On vous a dit que j'étais venu déjà?

MARIE-LOUISE. — Oui, je le sais.

DUVERGER. — Vous avez quitté l'église sans rien dire. *(Marie-Louise ne répond pas et se détourne de Duverger.)* Vous aviez entendu parler d'un duel?

MARIE-LOUISE. — Oui.

Marie-Louise part vers l'escalier. Duverger la suit. Elle cache son visage dans ses mains.

DUVERGER. — Il n'y a pas eu de duel. C'était encore une plaisanterie de M. de la Verne, sans doute! Et c'est à cause de lui que vous pleurez?

MARIE-LOUISE. — C'est à cause de vous! *(Elle le regarde.)* Vous êtes mon seul ami et je vais vous perdre.

DUVERGER, *doucement.* — Vous ne me perdrez pas! Je peux encore vous protéger contre vous-même.

MARIE-LOUISE. — Il est trop tard.

A nouveau, elle se détourne de Duverger. L'aveu qu'elle vient de faire a épuisé son courage.

DUVERGER. — Vous l'aimiez donc tant? *(Marie-Louise baisse la tête affirmativement.)* Et vous croyez qu'il vous aime? *(Marie-Louise relève la tête et fait un autre signe, mais plus affirmatif.)* Alors je n'ai pas le droit de me taire. Vous devez savoir à quoi vous avez sacrifié notre bonheur.

MARIE-LOUISE. — Partez, je vous en supplie.

DUVERGER. — Je vais partir. Vous ne me reverrez plus. Je ne vous reproche rien. J'ai été lâche, j'ai trop hésité, trop attendu... Mais la pire lâcheté maintenant ce serait de garder le silence.

MARIE-LOUISE. — Dites ce que vous voudrez! Mais finissons-en!

DUVERGER. — M. de la Verne ne vous a jamais aimée...

MARIE-LOUISE. — S'il vous plaît de le penser!

DUVERGER. — Il voulait gagner un pari...

MARIE-LOUISE. — Ce n'est pas vrai!

DUVERGER. — Un dîner avec des camarades! Voilà l'enjeu du pari dont vous étiez l'objet! *(Elle recule devant Duverger comme si elle tentait d'échapper au malheur qu'elle pressent. Il la suit.)* Et toute la ville le répètera bientôt! *(Il cite de mémoire:)* « La veille du départ pour les grandes manœuvres »... C'est ce soir-même que votre nom va faire le tour

d'une table, au cours d'un dîner de garçons!

MARIE-LOUISE. — Vous mentez! Vous êtes comme tous ceux qui vous entourent. Vous ne savez qu'inventer pour...

DUVERGER. — C'est une preuve qu'il vous faut? Lisez!

Il sort de sa poche le texte du pari et le met sous les yeux de Marie-Louise.

* *La dame au chapeau jaune est revenue sur ses pas. Gisèle Monnet l'accompagne. Toutes deux, de la porte, ont compris qu'il se passait quelque chose d'intéressant. La dame au chapeau jaune s'avance dans la boutique.*

LA DAME. — Mme Rivière! *(Marie-Louise ne la regarde pas.)* Excusez-moi. J'ai réfléchi... Je ne suis pas certaine que des fleurs à la place du ruban... Oh! Mais vous êtes occupée peut-être... Voulez-vous que je revienne un autre jour?

Marie-Louise ne répond pas. Duverger s'avance vers la porte.

DUVERGER. — Oui, madame.

LA DAME, *surprise.* — Monsieur Duverger?

DUVERGER. — Revenez un autre jour. *(Il s'emporte et hurle:)* Revenez un autre jour! Et vous aussi, madame Monnet! Ce qui se passe ici ne vous regarde pas...

GISÈLE, *suffoquée.* — Monsieur, votre conduite... Mon mari le saura.

DUVERGER. — Il y a bien d'autres choses que votre mari devrait savoir et qui l'intéresseraient davantage! *(Les deux femmes affolées s'enfuient. Duverger se retourne vers Marie-Louise qui tient le papier ouvert entre ses mains.)* Marie-Louise, pardonnez-moi!

Elle ne répond pas. Il part lentement vers la porte.

★

Le bureau du colonel. Le même soir.

* *Armand et Félix sont au garde-à-vous devant le Colonel qui arpente furieusement son bureau.*

LE COLONEL. — Oui ou non, vous êtes-vous battus en duel?

FÉLIX. — Oui, mon Colonel.

ARMAND. — Non, mon Colonel.

LE COLONEL. — Enfin, bon D..., vous êtes allés sur le terrain?

FÉLIX. — Oui, mon Colonel.

ARMAND. — Oui, mon Colonel.

LE COLONEL. — Alors, il y en a un de vous deux qui ment!

FÉLIX et ARMAND, *ensemble.* — Non, mon Colonel!

LE COLONEL, *criant.* — Assez! *(A Félix:)* Laissez-nous, Leroy! *(Félix part. Le Colonel réfléchit, puis se tourne vers Armand.)* La Verne, à peine êtes-vous de retour dans la ville qu'un nouveau scandale éclate. Rentrez chez vous, et pren les arrêts! Vous ne sortirez que dema matin, à l'heure du départ.

La femme du Colonel passe la tête par porte qui donne sur le salon.

LA COLONELLE. — Olivier!

Le Colonel va vers la porte du salon, réponse à l'appel de sa femme.

ARMAND. — Mais, mon Colonel, perm tez-moi de vous dire, ce soir...

LE COLONEL. — Ce soir, vous reste chez vous! Et je suis encore trop bon!

Il sort et rejoint ...

* *... de l'autre côté de la porte, sa femme q sourit avec malice.*

LE COLONEL, *à voix basse.* — Pourqu me dérangez-vous?

LA COLONELLE, *même jeu.* — Vous av tort de vous acharner sur le lieutenant la Verne.

LE COLONEL. — Ça me regarde.

LA COLONELLE. — Moi aussi. Vous sav ce qu'on va dire? Que vous êtes jaloux lui.

LE COLONEL. — Jaloux? Pour quelle r son?

LA COLONELLE. — Ne faites pas l'in cent. On vous a vu à ce café-concert...

LE COLONEL, *sur la défensive.* — puis?

LA COLONELLE. — ... avec cette ch teuse!

LE COLONEL. — Oh! F...-moi la paix!

Il quitte brusquement sa femme et, t digne, rentre ...

* *... dans son bureau. Craignant d'avoir entendu par Armand, il change de ton et tourne vers la porte du salon.*

LE COLONEL. — Excusez-moi, ch amie, je suis occupé. *(Il ferme la porte revient vers Armand qui est restée garde-à-vous.)* La Verne, je veux bi être indulgent encore une fois. Je lè vos arrêts.

ARMAND. — Je vous remercie, mon C lonel.

LE COLONEL. — Qu'est-ce que vous av à faire de si important ce soir?

ARMAND. — Oh! Rien, je vais à un ner *(Et, pour rassurer le Colonel, ajoute:)* ... un dîner d'hommes...

★

La pension des officiers. Le même soir.

* *C'est la fin du dîner. Les convives sont mêmes que le soir où, un mois auparava Armand a accepté le pari : Rodolphe et amis, Armand, Félix et les autres officiers. L' de ceux-ci joue bruyamment du piano. Cris rires. Le patron de la pension apparaît app tant le champagne.*

VOIX DIVERSES. — Silence!... Il va tout nous dire. C'est l'instant. C'est le moment!... Patron, apportez l'addition!... C'est le seul moyen de savoir la vérité... Alors, Armand, qui est-ce qui paie?

Armand se lève. Silence relatif. Toutes les têtes se tournent vers Armand.

ARMAND. — Vous êtes tous mes invités!

RODOLPHE. — Ce qui veut dire que vous avez perdu!

FÉLIX. — Il n'a pas dit ça!

UN LIEUTENANT. — Il a peut-être gagné!

DES OFFICIERS. — Il a gagné!

DES CIVILS. — Il a perdu!

Tumulte. Armand reste debout. Tout le monde crie.

FÉLIX, *frappant dans ses mains.* — Allons, allons, laissez-le parler!

ARMAND. — Celui qui a accepté ce pari, il y a un mois, n'existe plus. Je paie ses dettes.

Cette déclaration est accueillie par des protestations.

VOIX DIVERSES. — Il devient sérieux! On nous l'a changé! Il va se faire moine! Alors, dis-nous tout! Le récit de la bataille! On veut savoir! Des détails! Des aveux complets!

ARMAND. — Des aveux! Un seul suffira : grâce à ce pari, j'ai rencontré le premier et le seul grand amour de ma vie.

Armand a parlé avec la plus grande sincérité. Mais qui pourrait le croire? Un instant de stupeur, puis un rire énorme secoue l'assistance.

VOIX DIVERSES. — Bravo! Très bien! Un ban pour l'orateur!

UN CIVIL. — Et maintenant, le nom de la dame!

TOUS EN CHŒUR. — Le nom! Le nom!

ARMAND. — Je vais vous le dire. *(Silence.)* Je vais vous dire le nom qu'elle portera bientôt : le mien.

Encore un instant d'étonnement, puis nouveaux rires et applaudissements. L'officier qui est au piano attaque une marche nuptiale parodique.

VOIX DIVERSES. — Là, il nous a eu! Sacré farceur! Il peut pas parler sérieusement...

* *Mathilde entre, suivie d'Yvonne. Rodolphe, qui partage l'incrédulité avec laquelle a été accueillie la déclaration d'Armand, se tourne vers Mathilde.*

RODOLPHE. — Tenez-vous bien, Mathilde : une grande nouvelle! M. de la Verne va se marier!

MATHILDE. — C'est lui qui l'a dit?

UNE VOIX. — A l'instant!

MATHILDE. — Alors c'est qu'il se mariera pas! Vous savez bien qu'on ne peut pas le prendre au sérieux!

La réponse de Mathilde, qui exprime le sentiment de tous, obtient le plus grand succès. On rit, on applaudit. On entoure Mathilde. De son côté, Yvonne s'est approchée d'Armand et lui a parlé à l'oreille. Armand passe au milieu de ses camarades et sort rapidement.

VOIX DIVERSES. — Où va-t-il? Eh, Armand! Qu'est-ce qui est arrivé?

YVONNE. — Il y a une dame qui l'attend dans un fiacre...

VOIX DIVERSES. — Une dame! Encore une! On va la voir? Allons la chercher!

Quelques-uns des convives courent après Armand ...

L'entrée de la pension.

* *... qui descend rapidement les marches du perron et, courant sous la pluie, s'avance vers un fiacre arrêté non loin de l'entrée de la pension. A l'intérieur du fiacre, Marie-Louise attend.*

ARMAND. — Marie-Louise! Mon amour!

Il ouvre la portière, monte dans le fiacre et prend Marie-Louise dans ses bras..Au fond, ses camarades s'arrêtent sur le perron de la pension. Leurs rires se mêlent au son du piano qui continue de se faire entendre.

VOIX DIVERSES. — Eh! Armand! Oh! ne nous oublie pas! Hé! Venez, les autres!

ARMAND, *à Marie-Louise.* — Qu'est-ce que tu es venue faire ici?...

* *Marie-Louise lève les yeux vers Armand.*

ARMAND. — Tu voulais me revoir?

MARIE-LOUISE. — Une dernière fois.

ARMAND. — J'avais tellement envie de te revoir moi aussi. Je ne parviens pas à croire à mon bonheur. Et toi?

MARIE-LOUISE. — Je n'y crois pas non plus.

VOIX DIVERSES. — Armand! Armand! Lieutenant de la Verne! Dépêchez-vous! N'oubliez pas qu'on part demain!

ARMAND, *souriant.* — Tu les entends?

MARIE-LOUISE, *s'efforçant de sourire.* — Oui.

ARMAND, *pour expliquer les rires.* — Des camarades...

MARIE-LOUISE, *doucement.* — Avec qui tu devais dîner... La veille du départ pour les grandes manœuvres.

ARMAND. — Et ils s'amusent...

MARIE-LOUISE. — Parce que je suis ici avec toi...

ARMAND. — Mais ils ne savent pas qui tu es!

MARIE-LOUISE. — Tu ne leur as pas encore dit?

ARMAND. — Jamais!

MARIE-LOUISE. — Tu leur as parlé de moi, j'en suis sûre.

ARMAND. — Mais sans te nommer...

MARIE-LOUISE. — Tu vois bien...

ARMAND. — Je leur ai dit que celle que j'aime est le seul amour de ma vie.

MARIE-LOUISE. — Et ils l'ont cru?

ARMAND. — Oui... *(Un rire énorme venant du perron l'interrompt. Les camarades d'Armand continuent à s'amuser. Ce rire semble confirmer tout ce que Marie-Louise vient d'apprendre.)* Tu as l'air de douter de moi. Pourquoi? Pourquoi?

VOIX DIVERSES AU LOIN. — Armand, ça suffit! Reviens! Tu en trouveras une autre!

A présent les cris et les rires couvrent presque la voix d'Armand.

ARMAND. — Marie-Louise, réponds-moi! Laisse-moi regarder tes yeux... *(Elle détourne la tête.)* Marie-Louise, tu me caches quelque chose!

MARIE-LOUISE. — Et toi?

ARMAND. — Regarde les miens. Tu te rappelles... Un soir, tu m'as dit que tu savais...

MARIE-LOUISE. — ...lire, dans les regards. Mais pas dans le tien.

Au-dehors, on entend un chœur de voix masculines. Ce sont ...

** ... les camarades d'Armand qui, accompagnant le piano lointain, ont entonné l'air de la valse chantée par Thérèse, mais qu'ils chantent d'une manière grotesque.*

** Marie-Louise ne peut plus supporter cette scène. Elle se bouche les oreilles. Un cri lui échappe. Cette chanson, c'est celle qu'elle avait entendue, un soir de bal ...*

MARIE-LOUISE. — Non! Pas cette chanson-là!

Le cri de Marie-Louise a bouleversé Armand. Il sort de la voiture.

ARMAND, *à ses camarades.* — Taisez-vous!

Des rires lui répondent. Il se retourne vers Marie-Louise cachée dans l'ombre du fiacre.

MARIE-LOUISE. — Va les rejoindre... va t'amuser avec eux... Nous n'avons plus rien à nous dire.

Cette fois Armand comprend que Marie-Louise sait quelque chose dont elle ne veut pas parler. Il la regarde, essayant de deviner sa pensée, incapable de formuler l'aveu qu'il est sur le point de faire.

ARMAND. — Plus rien? En es-tu sûre?

MARIE-LOUISE. — Tout ce que tu pourrais dire, je le sais déjà.

Armand n'a plus aucun doute. Il reste muet, fasciné par le regard de Marie-Louise. Désespérément, il cherche les mots qui prouveraient sa sincérité.

ARMAND. — Mais non, tu ne sais pas tout...

Il va parler, il va tenter de se justifier, mais à côté de lui a surgi Yvonne, rieuse sous son parapluie qui l'abrite.

YVONNE. — Monsieur de la Verne, vos amis, ils disent que la dame elle devra bien venir avec vous pour boire le champagne!

Armand ne répond pas. Il continue à regarder Marie-Louise. Il la voit frapper au carreau qui la sépare du cocher.

MARIE-LOUISE, *au cocher.* — Allez!

Armand semble sortir de la stupeur qui l'a mobilisait. Il se penche vers Marie-Louise qui ne l'écoute plus.

ARMAND. — Demain, quand le régiment passera dans la grande-rue, ouvre ta fenêtre... Et je partirai en pensant que tu me pardonnes... que je ne t'ai pas perdue.

La voiture se met en marche et Armand reste seul. Marie-Louise n'a rien répondu à la prière qu'il lui a adressée. Derrière Armand, ses camarades, qui n'ont rien soupçonné de la scène qui vient de se passer à côté d'eux, saluent le départ du fiacre par un joyeux air de fanfare.

★

Une grande rue. Jour.

** Et, le lendemain matin, quand ce même air retentit, joué par les trompettes du régiment, toute la ville regarde les dragons qui s'en vont en manœuvres.*

** Parmi les passants, Lucie fait des signes d'adieu et envoie un baiser à ...*

** ... Félix qui passe devant elle, droit sur son cheval, et qui lui répond d'un sourire.*

** Le régiment traverse la ville. Sur son passage des fenêtres s'ouvrent, des mouchoirs s'agitent.*

** A la tête de son peloton, Armand approche de la maison de Marie-Louise.*

** Son regard anxieux cherche, parmi les lances et les oriflammes des cavaliers qui le précèdent, la fenêtre que Marie-Louise a laisser ouverte en signe d'espoir et de pardon.*

** Mais la fenêtre est fermée et rien ne bouge derrière ses rideaux de tulle.*

** Le peloton que commande Armand passe devant la fenêtre fermée et s'éloigne.*

** Armand regarde une dernière fois la fenêtre. Il sait à présent que Marie-Louise est perdue pour lui.*

** Ce qu'il ne sait pas, c'est que, derrière le rideau de tulle, Marie-Louise l'a vu passer. A présent, elle soulève le rideau.*

** Elle regarde les cavaliers parmi lesquels, au loin, disparaît la silhouette d'Armand.*

** La main de Marie-Louise laisse retomber le rideau de tulle.*

** Dans la rue, des enfants font des signes joyeux au passage des dragons. Au son de la fanfare, le régiment part pour les grandes manœuvres.*

FIN

Comité de Direction : Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Fondateur : Georges OUDI

Lucie Félix

Armand Marie-Louise

6 LUCIE. — *Mon père dit qu'une jeune fille ne doit jamais sortir seule...*
FÉLIX. — *Jamais!*
LUCIE. — *Avant d'être fiancée.*

7 ARMAND. — *J'ai horreur du mensonge!*

8 LUCIE. — *Est-ce que j'aurai beaucoup d'enfants?*

9 ARMAND. — *Du champagne, ça fait un peu noceur, tu ne trouves pas?*

10 LUCIE. — *Vous croyez que Félix pense à se marier?*

Félix Lucie

Armand L'ordonnance

Marie-Louise Lucie